L'AMPOULE

revue littéraire hors des sentiers battus



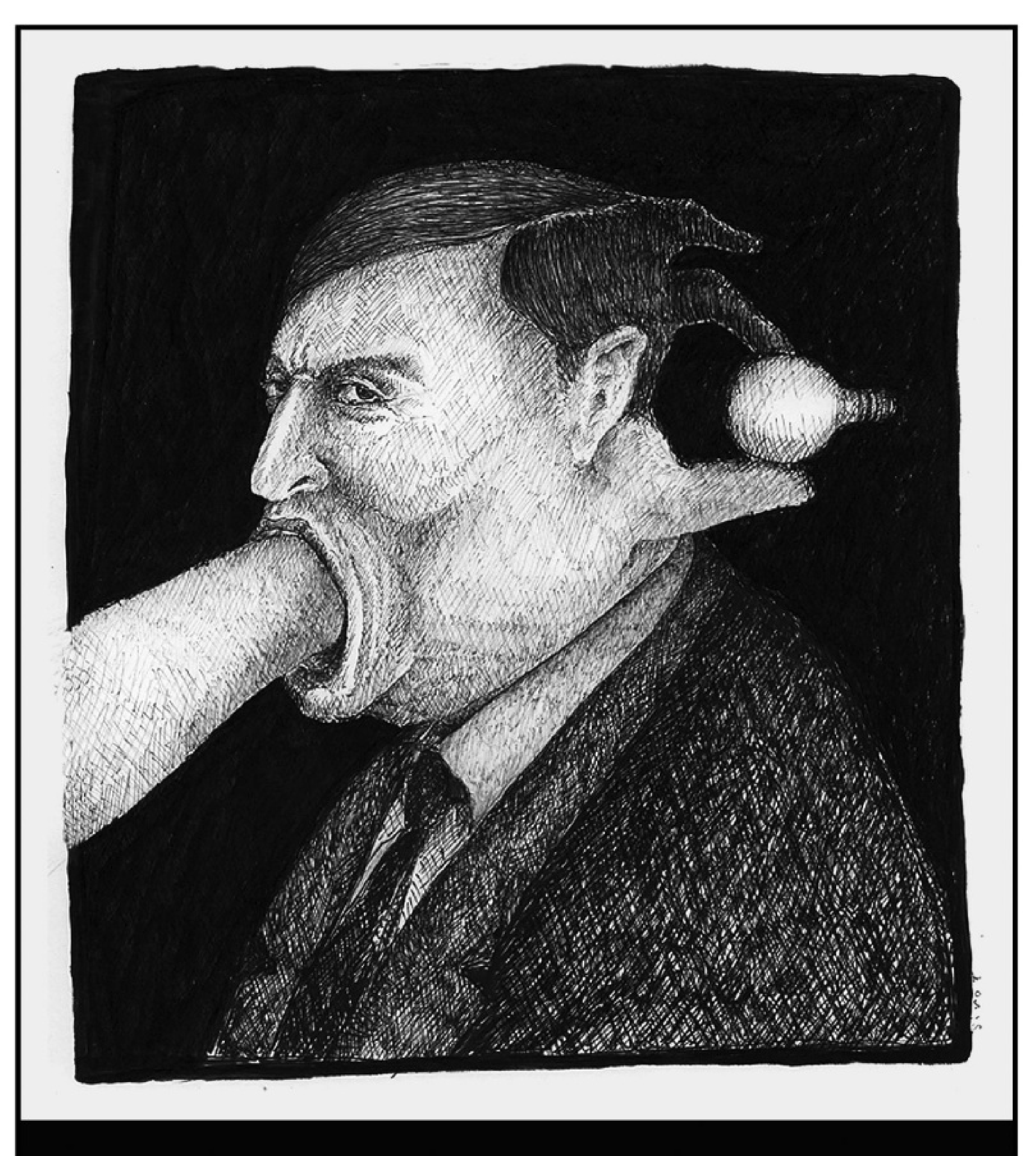
Hors-série n°1

Décembre 2016

Édito

En juin 2011 paraissait en ligne le numéro 0 de *L'Ampoule*, une revue littéraire et graphique au format numérique, quelques mois après la création du site des éditions de l'Abat-Jour qui se fixait comme objectif de mettre en lumière une littérature exigeante et atypique. Comment dire ma joie d'avoir participé à cette belle aventure dès ses débuts, ma fierté et ma satisfaction d'avoir vu grandir la revue au fil des numéros ? *L'Ampoule* a accueilli dans ses pages plus de 200 contributeurs, écrivains et artistes : ces hommes et ces femmes de tous âges, vivant dans toutes les régions de France (mais aussi au Japon, en Grande-Bretagne, au Maroc et en Amérique du Sud !) sont pour certains des auteurs confirmés, pour d'autres des débutants : à tous, nous reconnaissons un grand talent. Au cours de ces 22 numéros, les textes et images reçus nous ont ravis, étonnés, bousculés, effrayés, bouleversés, enchantés… Nous espérons que cela a été également votre cas. En cette fin d'année 2016, nous avons le très grand plaisir de vous proposer ce premier hors-série au format papier. Afin de laisser une plus grande liberté aux auteurs, nous avons souhaité que ce numéro soit athématique. Depuis cinq ans, nous sommes allés de découverte en découverte ; nous souhaitons que cela continue avec vous, grâce à vous, lecteurs, auteurs et artistes, pour élargir encore le cercle. Merci donc à tous les contributeurs de ce numéro spécial, et en particulier à Hugues Breton qui a réalisé l'illustration originale apparaissant en couverture.

Marianne Desroziers



L'Ampoule - Hors-série n°1 Décembre 2016 - 8 euros

Éditeur de la publication : Éditions de l'Abat-Jour (5 rue Cruchinet, 33800 Bordeaux)
Directrice de la publication : Marianne Desroziers
Comité de lecture : Marianne Desroziers, Franck Joannic
Maquette et relecture : Franck Joannic

Polices utilisées : Cambria (corps du texte), UltraCondensed et Bernur (titres)
Illustrations : Couverture par Hugues Breton, Édito, Ours et Sommaire par Patrick Sirot
ISSN 2271 - 1376

www.editionsdelabatjour.com

Sommaire





Économie de marché

Christophe Lartas

Le système de retraite par capitalisation a pris effet dans toute l'Europe, de l'Atlantique à l'Oural en passant par le Bosphore, depuis neuf mois. En vertu de quoi l'âge légal de la retraite recule jusqu'à quatre-vingts ans (avec toutefois la possibilité de faire valoir ses droits à compter de soixante-quinze ans pour certains métiers eu égard à leur *pénibilité*). La durée du temps de travail est fixée à 77 heures hebdomadaires, avec un salaire maximal de 509,01 € à la clé. Tout individu qui se refuserait à entériner ces nouvelles réformes (du reste *inévitables*) et réclamerait, en outre, la restauration du système de retraite par répartition, l'indexation des salaires sur le taux d'inflation, le retour des congés payés (les « congés payés », vraiment, quel monstrueux archaïsme !) ou le rétablissement du « droit de grève », se verrait dûment expédié dans les *camps ergothérapeutiques* situés en Alaska, en Chine, au Brésil, en Inde, au Canada, en Australie, au Groenland et en Sibérie.

Pas une seule semaine ne s'écoule qu'un flot de luxueuses automobiles (parmi lesquelles figurent toujours des Porsche ou des Ferrari, des Mercedes-Benz ou des Lamborghini, des Rolls-Royce ou des Maserati…) ne fasse irruption dans les bidonvilles communs ou géants du monde entier avec notamment à leur bord des bandes de traders, de promoteurs immobiliers, d'officiers supérieurs, de banquiers, de techno-scientistes, de « people », lesquels se divertissent à arroser de balles, au pistolet-mitrailleur, les rues excessivement populeuses de ces lieux. Lorsqu'ils repèrent d'autre part des campements de SDF (formellement interdits par la loi), ils stoppent net leurs véhicules, se ruent sur les occupants desdits campements, les rouent de coups jusqu'à plus soif, hilares, puis, toujours dans l'hilarité la plus totale, les aspergent de gazole, et, au moyen d'allume-barbecues, les enflamment en se réjouissant au plus haut point de les voir brûler vifs. Pas un jour ne se passe qu'une portion de jungle, un bois, une colline, une exploitation agricole, voire une simple coulée verte, ne disparaisse afin de faire place, entre autres exemples, à un parc de loisirs, un club échangiste, un espace « beauté » ou « détente », un centre de fitness haut de gamme, un palace, un aérodrome à usage privatif, un stade olympique, un supermarché du luxe… Les plages du monde entier relèvent aujourd'hui du *secteur privé* (bien sûr, les « parcs naturels » et les « zones littorales protégées » ont été précédemment supprimés) ; les tarifs en vigueur pour y accéder, fût-ce une petite heure, sont si prohibitifs que seuls les *gagnants* de la globalisation ont la capacité financière de jouir de ces lieux.

Les pauvres constituant les neuf dixièmes de l'humanité, il va de soi que leurs



Ravage, Victor Soren

cadavres sont systématiquement recyclés dans les industries agroalimentaires, les parties consommables étant transformées en croquettes pour animaux domestiques, et la « carcasse » se trouvant incorporée aux farines animales avec quoi l'on nourrit les gigantesques élevages de poulets et de porcs en batterie, traités aux hormones de synthèse, destinés à l'alimentation des susdits pauvres. Ainsi la boucle est bouclée de fort ingénieuse façon. Seules les élites ont la faculté d'envoyer leurs progénitures étudier dans les divers établissements scolaires rigoureusement privatisés depuis longtemps ; de même, puisqu'il ne demeure plus un seul hôpital public où que ce soit dans le monde, seules lesdites élites ont la faculté de se soigner, voire de prolonger leur existence de façon remarquable au moyen des thérapeutiques de pointe de type *transhumaniste*. En parallèle les membres du salariat, lorsqu'ils sont atteints d'une maladie grave (ce qu'il advient couramment vu leurs conditions de vie ; la fréquence des cancers ou des maladies auto-immunes se trouvant par ailleurs chez eux notoirement élevée), se voient condamnés à dépérir dans les arrière-salles de ces ersatz de dispensaires sous-équipés et surpeuplés qu'on appelle « maisons de santé » et qui se propagent sur la planète telles des amanites phalloïdes dans un climat pluvieux.

Regarder la télédistribution des États-Unis d'Europe au moins trois heures par jour ou par nuit après sa journée ou sa nuit de travail est *obligatoire* (cette obligation n'intéressant que les non-actionnaires). Ceux qui dérogeront à cette règle — nécessaire à la bonne marche des *démocraties nouvelles* — seront appréhendés sur-le-champ par les forces de police et écroués dans le délai le plus bref dans les camps de rééducation *New Deal* (principalement situés en Turquie, au Japon, en France, en Pologne, au Mexique, en Allemagne, au Royaume-Uni, en Italie, au Kazakhstan, en Arabie saoudite, en Hongrie et en Espagne) que gèrent des sociétés d'économie mixte financées pour une large part par les impôts et les taxes auxquels sont exclusivement soumis les membres du salariat. Tout le long de leur captivité les détenus seront dans la contrainte d'étudier au moins six heures par jour ou par nuit autant les œuvres complètes de Ronald Reagan, Margaret Thatcher, Gerhard Schröder, George Walker Bush, Boris Eltsine, José María Aznar, Tony Blair, José Manuel Barroso, Vladimir Poutine, Angela Merkel, Jean-Claude Juncker, François Hollande et Donald Trump — entres autres praticiens-novateurs notoires du néolibéralisme — que celles des théoriciens-fondateurs dudit néolibéralisme, à savoir Joseph Schumpeter, Friedrich Hayek et Milton Friedman. À quoi se superposera la lecture assidue, durant les heures de loisir octroyées à chacun, des nombreuses biographies et autres études consacrées à ces très-grands hommes. Au bout de quinze années d'incarcération, les susdits détenus dont le comportement aura donné toute satisfaction à l'autorité administrative seront rendus à la liberté, sans casier judiciaire ni bracelet électronique, à la condition qu'ils accepteront un emploi à durée indéterminée — insigne faveur de nos jours — au sein des URCI (« Usines de Recyclage de Cadavres d'Indigents »).

Tout individu réfractaire à l'emploi qui manifestera l'intention de vivre en marge du système (par exemple à l'aide de la mendicité, ou en s'adonnant à de menus trafics dans les zones encore imparfaitement contrôlées des bidonvilles géants) pourra être abattu sans sommation aussitôt que son signalement sera transmis aux autorités compétentes par le truchement des *Comités d'Insertion* ou des *Cellules de Cohésion Sociale*. D'autre

part ceux qui renâcleront à accepter la *flexibilité*, voire la *flexisécurité*, seront promptement envoyés pour un séjour d'une longueur variable dans les camps ergothérapeutiques susmentionnés, et ce à titre préventif. Seules les personnes se trouvant appartenir aux classes privilégiées ont l'autorisation de détenir, porter, et, accessoirement, utiliser, des armes blanches ou des armes à feu, ainsi d'ailleurs que les collaborateurs ou les sociétaires des maffias internationales lorsqu'ils sont répertoriés comme tels. Tout salarié, sans-domicile, ou prisonnier, qui contreviendrait à cette convention tacite pourra également être abattu sans sommation, que ce soit par les forces de police, les milices privées ou les surveillants des camps.

L'écoute journalière de la musique moderne (rap, techno, slam, death, sex, coke, space, et cætera) est *déontique*. Cette écoute pouvant avoir lieu, au choix, soit au sein des Fêtes du Bruit non-stop, soit nuitamment dans les giganight-clubs, ou même chez soi par l'entremise d'une chaîne hi-fi ou d'un MP7 fournis à titre gracieux par l'Industrie Culturelle, réparés au même titre en cas de panne, et pareillement renouvelés à titre gracieux lorsqu'ils sont définitivement hors service. Afin de soutenir comme il se doit la *nécessaire* prise de risque créative des artistes contemporains, chaque locataire-salarié d'un logement HLM (26 m² de surface habitable maximum pour une famille avec deux enfants, nombre limite de procréation pour les pauvres autorisé par la loi) ou d'un meublé ressortissant au secteur privé (20 m² de surface habitable en moyenne) est tenu d'acquérir dès l'âge de vingt-cinq ans — pour ce faire, on lui donnera toute possibilité de contracter un emprunt bancaire à taux d'intérêt variable remboursable sur trente ans qui ne portera que modérément atteinte à son pouvoir d'achat — une œuvre de *plasticien*, de *performeur* ou d'*artiste-pluriel* sous peine de se voir dépossédé de l'usufruit de son clapier d'État ou de son gîte du parc privé, et, par voie de conséquence, de se voir déchoir du jour au lendemain de son statut de salarié pour aller grossir les légions de SDF souvent susceptibles de servir de donneurs involontaires aux banques d'organes qui prospèrent sur les cinq continents, ces dernières s'adressant en exclusivité à la clientèle fortunée.

En manière de conclusion, dans un autre ordre d'idées : si un membre quelconque du salariat se trouvait surpris en train de cracher, ou, pis encore, d'uriner, sur l'un des innombrables temples dédiés au *4x4 d'Or*, on le suspendrait sans autre forme de procès aux grillages légèrement galvanisés des camps de rééducation au moyen de crocs de boucherie plantés dans les aisselles et les muscles fessiers jusqu'à ce que mort s'ensuive. Outre cela, n'importe quel salarié qui prétendrait vouloir remettre en cause le *Spencérisme Universel* de quelque façon que ce fût, voire qui oserait contester d'une manière indirecte quelque point de la doxologie néolibérale, fût-il subsidiaire, serait immédiatement traduit en Justice, condamné à une peine de travaux forcés à perpétuité dans les pénitenciers *Laurent Wauquiez* réservés aux *conservateurs* et autres individus aux mœurs et aux pensées *anti-sociales*, puis, dans l'hypothèse improbable où il survivrait aux rigoureuses conditions de détention desdits pénitenciers, se verrait exécuté par injection létale au bout de vingt-cinq années d'incarcération (dans le but de réduire les déficits budgétaires des consortiums étatiques) et transformé ensuite en boulettes protéiniques destinées à l'alimentation des saumons et des truites transgéniques d'élevage, lesquels élevages sont la propriété commerciale de plusieurs chaînes de restaurants cinq étoiles. Par ailleurs tout individu qui garderait par-devers soi des livres, des

films, des reproductions de tableaux ou des morceaux de musique frappés du sceau de la prohibition en raison de leur caractère *déviant* ou *rétrograde* serait passible du supplice *Boko Haram*, à savoir : mains, pieds et organes génitaux coupés au cutter ; introduction dans le gosier, à l'aide d'un entonnoir en fer-blanc, de frelons asiatiques et de micro-piranhas génétiquement modifiés ; globes oculaires dévorés par des bébés crabes.

Une précision supplémentaire s'impose : les membres du salariat sont astreints à l'achat d'au moins quinze best-sellers mensuels, dont font partie ce mois-ci, à titre d'exemples, *Éthique du Social-Darwinisme* ; *Harry Potter*, tome 77 ; *Génie et gaieté du Libertarianisme* ; *L'*Artiste-Pluriel *: un captivant paradigme de la mondialisation heureuse* ; *Mon vagin arc-en-ciel : roman d'une multiculturaliste* ; *Manuel de la parfaite servitude* ; *Pour le Mariage Zoophile : manifeste antispéciste & anticonservateur* ; *Moi, John-Youssef Tsing, serial killer transhumaniste* ; *Damien Hirst, Jeff Koons et Andy Warhol : géniale trinité de la subversion* ; *Le prix Goncourt des collégiens : clairvoyance & humanisme du jury pubertaire* ; *Welcome to Paradise : poème-performance* ; *Christopher et les Dragons-Vampires*, tome 133 ; *L'Art Contemporain : par-dessus tout dérangeant* ; *Les Secrets d'une Partouze réussie : recettes simples & efficaces* ; *Esthétique du Triolisme* ; *Le* Nouvel Écrivain *: un modèle de réussite sociale basé sur la communication, l'interaction & l'adaptabilité* ; *Chaque être humain aime Marcel Duchamp : temps merveilleux de l'Art Cosmique* ; *Spider-Man contre Superman*, tome 5515 ; *Littérature d'aujourd'hui : exercez cette activité intellectuelle sympathiquement gratifiante, lucrative & ludique au service de l'événementiel !* ; *La Bonté des Riches : explications & révélations* ; *Travailler toujours plus : les Lois du Bonheur économique et social* ; *Nous sommes tous de Jeunes Rebelles et des Poètes maudits : réflexions & témoignages* ; *Apologie de l'Art Conceptuel* ; *Pour une taxe sur la grande pauvreté : modeste proposition pour optimiser les finances de l'État régalien* ; *Les ultimes secrets de la Psychologie Positive : science du bonheur & efficience des marchés* ; *Vertus de la Pédophilie : quelques éléments de compréhension pour une sexualité plurielle & réformiste* ; *Le Salariat et l'Actionnariat main dans la main* ; *Zombie Wars*, tome 833 ; *Cent nouveaux classiques de la Littérature française, de* Christine Angot *à* Florian Zeller *: études participatives & sondages ludiques* ; *Un rouage essentiel du système macroéconomique : l'Industrie du Livre* ; *La Démocratie Nouvelle, une chance pour l'Humanité* et *Libertariens et Transhumanistes : philosophie du Surhomme*, faute de quoi ils verront leur salaire réduit de moitié sur une période de six mois.

Quels sont les dieux de ce monde ? Ces dieux sont *Or*, *Gloire* et *Pouvoir*, et chaque jour qui passe ils nous chuchotent : *enrichissez-vous, brillez et régnez* ! L'ultra-libéralisme — servons-nous à notre tour de cette sémillante expression familière encore usitée chez quelques anciens —, *c'est que du bonheur !*

Ce texte est extrait d'un recueil inédit (à paraître prochainement aux éditions de l'Abat-Jour) intitulé : Les Démoniaques *& autres textes.*

Un monastère

Laurent Gonzales



Altiplano, près d'Arequipa (Pérou), Thierry Fiquemont

L'ordre est en déroute. Je suis un frère dispersé, jeté sur les routes. J'ai sauvé le Livre mais je suis condamné à errer, pour longtemps. Il n'y a plus de havre. Plus de forêt où se cacher, plus de montagnes assez hautes ni de vallées assez reculées. Agrippé au Livre, la marche est ma seule ressource, ma dernière carapace, le dernier cloître, dans la fuite et aux aguets. La longue marche me tient en vie, parfois se substitue à moi, me prolonge et me précède. Mes pas résonnent, ultimes sons que je produis. Perdu au cœur de ma ville en ruine, je louvoie entre des lambeaux de pierre distordus, trébuche sur des amas de cendres indistincts. Je crois que je marche vers le sud. Je consigne à la va-vite. Je cède à la panique.

Dans les rues qui ne relient plus rien, des yeux hagards, morts ou à peine survivants dans les décombres, me suivent. Des regards inquiets, envieux, apeurés, haineux, impatients. Creux toujours, dévorés par la faim. Surtout, ne pas tendre la main.

Je fuis et je doute en permanence. J'imagine que maintenant ma survie en dépend. Plus rien ne s'organise, le socle des règles de l'ordre se fragilise, vacille, se fend. J'ai quitté la ville, suis dans ses anciens faubourgs, artères vidées de leur sang. Ruines chaotiques sans signification ni plan.

Avant, reclus dans mon monastère, je fuyais les vivants. Maintenant, je fuis les morts. Je les pleure en marchant et me déchire à la vue de leurs visages. Les plus épargnés, les plus enfantins, les plus purs, les presque encore vivants, ceux qui portent une trace d'humanité furtive s'estompant dans la chair de leur visage blanc de mort ou gris de cendre. Je m'écartèle et mes poumons brûlent et mes muscles se crispent à la vue du regard figé de stupeur d'un enfant, du sourire doux d'une mère. D'un soulagement, après la douleur, déplissant enfin le front ridé de peur d'un vieillard.

Je longe ce qui fut une route. Cadavres de chevaux calcinés. Chariots figés dans la panique, comme fossilisés. Un monde déjà anecdotique. Des traces sans plus de sens, même plus des vestiges. La route est la langue pendante de la civilisation morte. Pourrissent sur elle ses souvenirs, ses erreurs, son vertige.

Je me suis arrêté au bord de la route. Je crois que je suis malade. Mes entrailles sont chaudes et douloureuses, poignantes. Elles crient leur souffrance sourde dans tout mon corps, le pliant en deux. Je vomis parfois. Rien que de la bile. Je m'allonge. Mon crâne est lourd dans l'herbe verte, elle cisaille mes tempes de ses lames innombrables. Je n'ai plus qu'à attendre et essayer de m'oublier. Oublier mon corps. Attendre que je meure ou que j'aille mieux. Finalement, cela m'importe peu. Pourvu que s'arrête la souffrance acide, lancinante de mon ventre. De mes entrailles, en fait, qui doivent se répandre, sans doute, viande rouge visqueuse, dans l'herbe sèche et dure. J'imagine déjà les mouches grouiller autour.

Chut ! Surtout se taire ! Ne pas parler. Ne pas dire un mot. Ils sont là, tout autour, je le sais, je le sens. Je parle trop. J'écris trop. Pour ne rien dire. Des mots. Toujours. Ils m'épient, me convoitent, sucent la moelle de mes paroles. Se pourlèchent les doigts du sang giclé de ma voix. Je suis adossé contre une masure calcinée, le Livre sur les genoux. Et ils se penchent par-dessus mon épaule. Mes épaules voûtées, penchées sur l'écriture encore pleine du liquide amniotique, dégoulinant de placenta dans le Livre aux pages encore blanches, draps d'hospice, linceuls de mouroir. Je ne sais pas qui ni même ce qu'ils sont. Je sais juste qu'ils sont là et me pillent et me dérobent mes biens. Me dépouillent de ma dépouille. Charognards aux lambeaux de chair coulant au coin du bec. Mais chut ! Surtout ne pas parler, ne pas dire un mot. Ils sont là, tout autour, les autres,

les mots. Indistincts, identiques, ils copulent, s'imbriquent.

Je vais mieux, j'ai repris ma marche. Halluciné, sur la route infinie, je peuple mon vide, mon ennui, de rêves alambiqués, de volutes de fumée dont on fabrique les chimères au coin des cheminées de contes oubliés, marmonnés, ressassés par de vieilles radoteuses balbutiantes, bavant leurs litanies usées jusqu'à la corde, celle des pendus. « Frères humains qui après nous vivez, n'ayez vos cœurs contre nous endurcis », disaient-elles apeurées par les petits enfants morveux qui les écoutaient, inquiets et moqueurs, déjà plus si sûres de leurs pouvoirs.

La nuit est tombée. Elle est à la nature, aux animaux. Son souffle est rauque et irrégulier. Elle frémit de mille bruits étranges, angoissants pour le dormeur à la belle étoile. De fait, elle n'est pas si belle, l'étoile. Si froide et bleue et lointaine. À peine murmure-t-elle, l'étoile, du bout de ses lèvres glacées, quelque chant d'outre-univers pour nous faire sentir notre solitude et notre petitesse, à nous, les hommes. À moi, le dernier.

J'ai quitté la grande route et marche désormais sur une piste dans ce qui fut sûrement, autrefois, la campagne. Comme doux est ce mot, ce souvenir, comme il m'accompagne. Au loin, dans le ciel gris et bas, j'ai cru distinguer une montagne. Sans savoir pourquoi, je vais essayer de l'atteindre. Avant je dois traverser une vaste plaine décharnée. Alors, quant à marcher autant regarder au loin, imaginer un possible chimérique, un autre lendemain, un ailleurs hypothétique.

La plaine est interminable. J'y suis accompagné par le froid et la faim, mes deux fidèles compagnons, petits dieux domestiques qui ne m'oublient jamais. J'ai cherché à manger au bord de la route, des baies, les feuilles les plus vertes, des champignons crus et terreux. Et puis je suis reparti. Je vois de moins en moins de cadavres, de moins en moins de traces des hommes. Est-ce le temps qui passe qui m'éloigne d'eux ? S'engouffrent-ils dans la terre ? Ou montent-ils, évanescents, dans le ciel ? Je m'enfonce dans la nature qui reprend ses aises, redéploie ses ailes. Sa violence brute m'avale et me digère. Je me fais sien.

Ce soir, le feu s'est allumé. Il crépite et fume beaucoup. Bois humide réfractaire à la flamme qui se bat et s'élance à l'assaut, le plus haut qu'elle peut. Des brins incandescents, fragiles éclaireurs du bûcher, montent en pointe s'éteindre dans les branches du grand chêne audessus de moi, comme pour insulter le vieil arbre d'être encore si froid. Dérisoires insultes qui lui promettent quand même sa mort prochaine, par le feu. Et ce soir, comme tous les soirs, les étoiles tournent autour de moi. Je commence à les connaître. Je sais leur rendez-vous secret dans les ouvertures des branches du grand chêne, croisillons désordonnés de la seule fenêtre de ma cellule provisoire.

Je me suis enfoncé dans une forêt, la piste est défoncée, éventrée par les racines, mangée par les ronces des fossés débordant de verdure. Le sous-bois est sombre et torturé. Plus aucun bûcheron pour s'en occuper. Les grands animaux s'y accouplent et pullulent. Je presse le pas, le regard sûrement fou, inquiet. Je suis si loin de chez moi, j'ai peur, j'affabule. Je marche dans la forêt et il pleut. Petites gouttes innombrables et serrées au loin, devant la lisière de l'autre versant. Grosses gouttes au premier plan. Rebondissant de feuille en feuille, se gorgeant d'eau au passage avant d'exploser dans la boue ou les flaques, de dévaler l'ornière du sentier qui court sur la pente, vers le torrent devenu marron et blanc d'écume, sale de limon et de roches. Travail méticuleux, abrutissant de l'érosion.

Il pleut toujours, un arbre, majestueux et indolent, me protège comme il

peut. Le hasard subtil de la mécanique des fluides laisse parfois tomber une goutte énorme sur mon crâne ou mon épaule, saisis alors d'effroi, puis un filet d'eau coule le long du cou. Frissons. La nature se repaît et m'humilie de son indifférence devant mes vaines agitations. Vaincu, je me suis arrêté. J'attends l'improbable éclaircie.

Il me faut courber l'échine, rentrer le menton entre les genoux. Se resserrer, se tenir chaud. Protéger le Livre. Ce n'est plus le moment d'écrire. Plus de bois sec ni de quoi l'allumer. Attendre. D'un coup de langue, boire la goutte d'eau, qui paye pour les autres, qui coule de mes cheveux le long de ma tempe, puis dans le creux de l'œil. Ensuite l'aile du nez, et enfin, depuis les poils salés de ma barbe, vers la commissure de mes lèvres. Tremblantes et sûrement violettes. Mes dents claquent. Attendre. Et rêver éveillé au temps d'avant, au temps mort. Du temps des hommes innombrables eux aussi, alors.

Tiens, il ne pleut plus. Je dois me remettre en marche. Je vais bien finir par sortir de cette forêt. Je me lève, me secoue, m'ébroue. Il n'y a plus de piste. Tout juste une balafre en train de cicatriser, un ancien chemin forestier. Une légère brise souffle, balançant les longues herbes qui n'en demandaient certainement pas tant. Elles sèchent, verdissent et se dressent orgueilleuses comme une armée sans défaite. Seul le torrent bruit avec les derniers « plocs » des grosses gouttes qui glissent molles et paresseuses. Elles pompent, repues, l'humidité dernière des feuilles et des troncs.

Je suis toujours réveillé avant le jour. Par la nuit du matin, la plus froide, la plus ténue et fragile mais impitoyable, sûre de sa fin prochaine. Qui n'a rien à perdre. Quand les oiseaux de nuit rentrent abrutis de fatigue, la queue de leur victime insignifiante ressortant du bec. Du sang sur les plumes. Un peu coupables quand même de trop aimer la chasse, d'admirer leurs propres ailes aiguisées qui fondent sur la proie facile. Aller dormir bientôt, se disent-ils, et vite oublier le jour qui n'est pas pour nous. C'est la nuit que nous pouvons briller.

Un autre lendemain et je marche toujours. J'ai quitté la plaine et la forêt pour les collines. Des surprises de vert tendre m'attendent au détour du chemin. Plus loin, la montagne s'esquisse puis se dessine. Si les saisons existent encore, nous devons être au printemps. Il fait plus chaud. Sous le zénith, la nature s'active. Pas la même que celle de la nuit. Celle-là est lumineuse, virevoltante, furtive aussi, mais pas effrayante. Plutôt petite et balbutiante. Lascive et accueillante.

Ce matin, il fait plus chaud. On doit approcher de l'été. On approche toujours de l'été. De la supercherie du renouveau. Comme les saisons sont inscrites, gravées en bas-reliefs sur mes os, dans mes veines, comme je les sens venir puis passer. Et revenir. Je m'étire. J'attends que le jour finisse de se lever. Juste l'effort de deux ou trois souffles sur les braises d'une bûche pour que le feu reprenne un peu, et je m'emmitoufle. Écouter la nature qui s'étire elle aussi, alanguie, et fait bouger ses muscles de troncs et de branches. Circuler plus vite son sang de sève alourdie. Virevolter les insectes, minuscules messagers, soufflant aux oreilles des oiseaux de se secouer les plumes et de commencer, doucement, à chanter.

La biche, survivante du loup et de l'ours, a le pouls qui ralentit enfin. Encore une nuit de passée. Apaisée, elle s'accorde une pousse de branche de hêtre tendre et verte, chargée de bourgeons. Elle ne sait pas que le loup la guette et se la met de côté pour la nuit prochaine. Lui aussi s'arrête au matin et se love au creux. Les louveteaux s'agitent. La louve rentre en sueur, l'œil agité, furtif, fou de sang. Son morceau de viande dans la gueule.

J'entends tout cela et le ruisseau qui coule plus fort, indifférent aux mâchoires qui broient. Et la terre des prés en friche, plus bas, qui fume sa rosée du matin. Première flambée de la transformation, de l'alchimie des échanges de fluides, de la décomposition incubatrice. Et le pic qui frappe fort à la porte du sapin foudroyé. Il ouvre son échoppe, scribe pointilleux des sous-bois. Et les fourmis qui courent dans les tunnels, troupes en alerte quotidienne, branle-bas de combat routinier. Relève des sentinelles qui guettent l'ennemi qui ne vient jamais. Je consigne tout cela, et plus encore, dans le Livre sur lequel je dors.

J'ai quitté les collines et par un col j'engage la montagne, par la petite porte. Je marche sur un chemin étroit, le long d'un fantôme de rivière, en contrebas. Bien deux semaines qu'il n'a pas plu. Les grandes herbes du bord de la sente jaunissent et sèchent, se resserrent autour de leur âme de corde noueuse. Elles me coupent les jambes au ras des sentiers. Énervées, attisées par le manque d'eau et par la chaleur. Elles crissent entre elles quand le vent souffle, rarement. Les herbes en profitent pour se vociférer des insultes. Les arbres, immobiles, retiennent leur souffle. Et la terre, avare, expire à contrecœur ses dernières moiteurs aux odeurs âpres de fin d'été.

J'ai trouvé une vallée, orientée vers l'est. Le soleil s'y prélasse, enfin tranquille, toute honte bue, caché au reste du monde qui ne l'idolâtre plus. Vallée encaissée en son aval, pour la protéger des intrus et être méritée du pèlerin et du fugitif. Nécessairement solitaires, les marcheurs, car sente abrupte à lacets, à un de front seulement, pas plus. Chemin sinuant parmi les fougères, les hêtres ou les noisetiers. Pierres qui roulent sous les pas. Chevilles branlantes dans les ornières tortueuses des eaux de pluie.

Puis la vallée s'offre, elle s'ouvre. Lentement, sans brusquerie, le chemin nous accorde un répit. Les bois s'écartent sur des champs abandonnés. Barrières ouvertes et poteaux renversés témoignent d'une présence humaine maintenant illusoire.

Au milieu un torrent, bien sûr. Pierres éparses pour le traverser, en été. Eau bleue, froide et dure au palais, parfois stagnante dans des marécages indécis quand la pente est moins forte. Le pied s'enfonce dans l'herbe spongieuse. Des filets d'eau se perdent en source sans doute souterraine, en réseau invisible. Puis le haut de la vallée se resserre. Chemin abrupt encore, pour aller jusqu'au col.

Ce soir, je comprends mieux la géographie de ma vallée. J'ai dessiné son plan dans le Livre. C'est un creux sur un plateau élevé fait de roches calcaires, un cul-de-sac cerné de falaises blanches, opalines, un bastion. Un nid de géant naturel, aux fondations de pierres poreuses sans doute transpercées de galeries et de grottes insondables. Adouci sur le dessus par une forêt vorace, patiente et bien regroupée. Sa vénérable aristocratie est une lignée de chênes de vieilles souches, noueux et cicatrisés. Ils agrippent leurs serres de bois, leurs racines innombrables, à une terre rare et acide d'aiguilles de pin.

J'établis mon campement entre trois ruines, trois maisons effondrées, enfin leur souvenir. Les murs à mi-hauteur tout au plus. Quelques poutres en leur centre, mangées par les ronces, les mûriers, les orties.

De bon matin, je vais explorer le haut de la vallée, l'arête sommitale. Je vais tout droit, dans le bois au-dessus de mon campement. Ensuite la pente devient plus raide, les rochers affleurent. Les feuilles mortes se font plus rares et s'entassent au fond des ravines, des rigoles creusées dans la terre brune. Puis viennent, clairsemés, annonciateurs des cimes, les premiers sapins. Je grimpe tout droit, en sueur. La pente me repousse mais j'insiste, opiniâtre. Les rangs de

conifères se resserrent. La forêt devient plus sombre. La frondaison fronce ses sourcils broussailleux d'épines. Des ronces courent sur le sol, essayant de me saisir les pieds. Les rochers grossissent et jaillissent de l'humus. Gros récifs immobiles, noyés d'aiguilles rouges, roses, brunes. Légion miniature, défaite. Terre noire pulvérisée, jonchée de feuilles, de brindilles. Quelques fourmis pilleuses de cadavres sillonnent le champ de bataille, fébriles.

Plus haut, la pente se cabre encore. Bientôt, il n'y a plus que des pins autour de moi. Une percée, une trouée de lumière devant, au faîte des arbres. J'ai été d'instinct vers le soleil levant. En lisière, le sommet de la colline. J'accélère. Mon cœur bat plus fort dans ma poitrine. Des gouttes de sueur tracent leur route de sel dans la poussière collée à mon front. J'allonge mon souffle. L'air frais des cimes gonfle mes poumons à les faire se tendre comme des peaux de tambours. J'expire à chaque pas une volute de vapeur blanche figée par la fraîcheur du matin. Je grimpe. J'accours.

Ça y est, je suis au sommet. Un vrai sommet. Je suis en haut d'une barre de roches blanches accolées les unes aux autres, luttant contre l'effritement et l'érosion. Des arbres têtus s'agrippent à la paroi, désespérés par le vide sous eux. Je reprends ma marche, longeant la falaise, regardant au loin s'éparpiller dans une mer d'arbres quelques îles de prés et de plaines à l'abandon, touches vert pâle où s'estompe la présence passée des hommes. À l'horizon, encore plus loin, la brume du matin se soulève lourdement de terre pour se mêler, réfractaire, au bleu dur du petit jour. Le soleil, aveuglant, inexorable, se lève à ma droite et accomplit son banal cérémonial, son gros œil bouffi, blafard.

Le rythme de mon cœur s'apaise, ma poitrine d'orgueil se gonfle. Je me regarde me regarder, triomphateur. Je suis arrivé, la longue marche est terminée.

Je l'écrirai dans le Livre, en lettres enluminées : « Au nom des hommes, je déclare ce pays mien. »

Je vais rester ici. Au centre de la vallée, sur le replat, au milieu des ruines de granit. Protégé par la fragile nostalgie de mes frères les hommes, disparus à jamais. Je sens que c'est le moment, je sais que c'est la terre. Ces quelques pierres mal taillées seront les fondations d'un nouveau monastère.

Un monastère en pierre de taille de carrières perdues. Blocs et clés de voûte acheminés en chars à bœufs brinquebalant sur des chemins à ornières parallèles. Filant dans des forêts à frondaison basse filtrant le soleil qui découpe en tranche la brume du matin. Quelques bandits de grands chemins pour faire bonne figure.

Un monastère aux fondations profondes et aux ramifications souterraines, mystérieuses, perpétuellement redécouvertes par les moines en fuite, les espions des ligues, les émissaires secrets, les novices en goguette. Passage vers l'extérieur en cas de guerre, de peste, de jour de marché ou de fête de l'Arbre de Mai.

Un monastère haut perché, à la charpente noire. Solidement plantée dans la terre des arbres dont elle est fabriquée. Longues poutres fines, sculptées, élégantes pour s'envoler. Ou musclées, lourdes et massives pour porter. Toutes ont le souvenir de la terre d'où elles ont été arrachées. Et elles pleurent et craquent les soirs de grand vent, en hiver, la nuit.

Un monastère sombre qui fait payer le prix du silence, un monastère embusqué qui sait faire écho aux cris horrifiés du monde.

Un monastère de lumière aux vitraux qui chantent le soleil. Qui élève, exalte, exulte et éveille. Un monastère qui chante ses propres louanges, qui enfle ses rumeurs, qui bourdonne son travail.

Un monastère lueur dans la tempête. Un monastère répit dans la bataille.

Un monastère. J'en rêve.

Un printemps et demi

Sébastien Chagny



Une caresse, Victor Soren

Je déambulais aux abords d'une ville de banlieue, parmi des pavillons normés, dont l'ordinaire laideur était ce jour-là accusée par une splendide lumière printanière. Deux mésanges bleues, comme de jolies ironies, voletaient en chantant dans les branches estropiées d'un platane malade. Dans ce biotope morne, sinon mort, aux espaces verts contrôlés et aux végétaux mutilés, quelle cavité avaient-elles bien pu dénicher pour nicher ? Brusquement arraché à ma déprime mimétique, je me mis à les observer avec excitation, et ne tardai pas à découvrir le lieu providentiel, la matrice cryptique et salvatrice qu'avait décelée leur œil investigateur et supérieur : un poteau de portail ! Un câble électrique pénétrait à l'intérieur de celuici, à un mètre du sol, pour alimenter l'ouverture automatique, par un trou légèrement trop grand, ce qui laissait libre un petit espace, un interstice, qui n'avait pas échappé aux mésanges cavicoles.

La femelle ne cessait d'apporter des matières délicates, des mousses, des brindilles. Elle se posait d'abord à la pointe lancéolée d'un des barreaux, pour m'observer un moment, vérifier que je n'étais pas nuisible, nerveuse, ébouriffée, le corps balancé d'avant en arrière, hésitante, puis d'un trait fulgurant piquait vers le trou où elle se volatilisait. Les allers et venues étaient fréquents, infatigables, toujours enjolivés de tintements de contact, subtils entre les partenaires, comme les cliquetis lumineux d'une couple suspendue de lapislazuli. La femelle construisait seule le nid, le mâle se chargeant de l'escorter, de surveiller quand elle était à découvert, si un chat rôdait, ou un épervier passait ; dans ces cas, il poussait une stridulation finissant dans les ultrasons, très bien nommée « cri d'alarme » par les ornithologues, et sa compagne, toute affaire cessante, disparaissait dans un fourré touffu.

Les oiseaux, ardés par le soleil d'avril, étaient en agitation perpétuelle, comme s'ils avaient voulu exhiber sous tous les angles, tous les éclairages, leurs couleurs brillantes, d'aspect vernissé, à peine moins saturées chez la femelle : l'outremer du bandeau barrant le profil, depuis le bec jusqu'à la nuque, percé par un petit œil vif d'un noir profond, le cobalt de la calotte, le violacé foncé de la gorge et du collier, l'azur des ailes, l'indigo de la queue, le gris-bleu des pattes, le bleu roi de la barre ventrale (tout ce champ chromatique qui leur valut le nom savant de *Cyanistes caeruleus*, dont les termes signifient « bleu », respectivement en grec et en latin), le jaune citron de la poitrine, le vert olive du dos, le liséré blanc des caudales et des rémiges…

Je ne me lassais pas de contempler ces micro-blocs de vitalité volatile, d'immanence évanescente, de rythme intact, de pure énergie, de santé essentielle, que jamais ne vient adultérer l'organe cérébral, en envoyant des influx délétères, des électrocutions délirantes, telles que la pensée, le sentiment ou le ressentiment.

Pendant ce temps, à l'intérieur du jardin, les habitants s'étaient mis à table, en terrasse. Je les entendais, mais ne les voyais pas ; d'instinct, je m'étais positionné en léger retrait, derrière la haie de thuyas prolongeant le portail, de telle sorte que je pusse être caché des hommes, tout en observant les oiseaux.

Des bribes de paroles parvenaient cependant jusqu'à moi, de ces paroles apéritives, meublantes, automatiques, comme un pistolet à tuer le vrai, qui initient tout repas en société et permet à chacun d'ignorer l'autre, tout en faisant mine de s'enquérir de lui.

Il y avait du monde, ça murmura d'abord, puis ça gagna en assurance et parla plus fort, il y avait sans doute la famille et beaucoup d'amis, tous plutôt jeunes, ce me semblait ; on n'avait pas voulu de vieux, de rabat-joie, de parents

qui nous rappellent notre ingratitude et, surtout, notre finitude. Pour être sûr de bien s'amuser, on avait installé et poussé à un volume élevé une sono, on allait vraisemblablement fêter quelque chose.

Tout cela ne me gênait pas, car les bruits et les cris des hommes me sont devenus, avec le temps, qu'ils soient produits juste en face ou loin de moi, abstraits et acousmatiques ; ils ne me parlent pas, ils ne m'agressent pas, et je ne les écoute que pour ce qu'ils sont : les appels désespérés d'une espèce aux abois, dont chaque individu, tragiquement seul, a perdu la communication avec les autres, et se livre maladivement à tous les tapages pour tenter de la ranimer.

Ils étaient sur la terrasse, ils ne dérangeraient pas non plus les mésanges du portail ; elles continuaient à remplir le poteau — leur instinct sachant qu'elles devaient le garnir jusqu'à environ dix centimètres du trou, pour que les faibles oisillons puissent en sortir —, avec de perpétuels petits pépiements intimes, brusquement coupés chez le mâle par le ramage territorial, lancé du haut d'un arbre, à un niveau sonore élevé, mais toujours mélodieux, comme s'il n'avait pour instrument que du cristal. La clarté éclatante de son babil résonnait avec son plumage, lequel reflétait la lumière printanière : opéra total, sans fausses notes, sans dissonances. L'oiseau ne jure jamais.

— Merde ! Mais elle m'énerve ! Elle fait toujours des caprices ! Quoi, t'aimes pas ça ? Tu vas pas commencer, hein ! Attention !

Cela avait jailli de la bouche d'une femme, hors la bouillie décibellique, puis était retombé dedans, sans faire de vagues, sans qu'il y ait, semble-t-il, de réponse de l'enfant à qui c'était, d'après le ton, adressé, ni de réaction d'un père éventuel.

On devait en être à présent aux plats de résistance — la seule résistance dont reste capable l'*Homo consumator*, dernier avatar énorme de notre *désespèce* —, et l'on ne souhaitait pas accorder d'importance à la moindre perturbation. On voulait seulement se détendre, bien bâfrer, bien boire, bien rire, bien blaguer, bien oublier, le temps d'une transe macabre, alliant éréthisme maxillo-mandibulaire et gastro-entérite volontaire, la lourde croix existentielle qu'on risquait fort de porter au-delà de trente-trois ans… Attention à qui troublerait la fête ! La joie humaine se commue très vite en férocité, tant elle est en vérité de même nature. Elle n'est qu'un cache-misère qui peut se déchirer au premier incident. On devait proclamer haineusement qu'on est heureux et le hurler s'il le fallait, urbi et orbi, et pour ce bien faire, il fallait tourmenter autant que possible les voisins, harceler un maximum de personnes, tous ces gens minables et superflus qui sont hors du cercle élu, et même, si on réunissait assez de rage prométhéenne, atteindre à la plus haute geste : perturber le printemps ! Nuire pour jouir !

Les hommes sont aussi néfastes entre eux qu'envers les bêtes, à la campagne qu'en ville, mais ce qui sauve la nature urbaine, c'est que ne sachant plus la voir, ils l'ignorent complètement, ne lui nuisant plus de façon ciblée, directe et volontaire, mais seulement par toutes leurs pollutions secondaires ; ils n'ont plus d'yeux pour trouver un nid, d'oreilles pour reconnaître un chant, de sens pour déceler une trace, de temps pour la suivre ; alors, de plus en plus d'espèces, aviaires notamment, sans qu'ils s'en aperçoivent, se rapprochent d'eux, prospèrent près d'eux, et même profitent d'eux, habitent leurs maisons, colonisent leur milieu, progressivement, furtivement, en ignorant admirablement les agressions chimiques et les tumultes de toutes sortes, tout le tohu-bohu de l'humanité qui travaille à son suicide.

— C'est ça, va jouer, puisque tu manges rien ! perça encore dans la cacophonie générale.

Je vis alors une fillette, seule, entrer dans mon champ de vision, par la gauche, et s'approcher d'une balançoire. Elle ne pouvait monter dessus, alors elle s'amusa à pousser la planche suspendue, tout doucement, rêveusement, avec un regard triste ; elle la caressait plus qu'elle ne la balançait ; elle la berçait contre elle : elle avait besoin d'un contact réconfortant et ce bout de bois en faisait office.

Le temps passait, et la mère mésange apportait maintenant des matières encore plus douces à la construction de son berceau ; elle avait sans doute trouvé, derrière la maison où je la voyais disparaître, en passant par-dessus le toit, un coin où un chien reposait — le chien méchant qu'indiquait, en grosses lettres rouges, avec en prime une photo de rottweiler, un panneau vissé au portail, et qu'on avait, sans nul doute, solidement enchaîné pour la sécurité de la fête —, et donc une grande quantité de poils bien tendres à récolter, pour tapisser le fond du nid qui réchaufferait bientôt ses œufs frangibles.

À table, on commença à beugler un chant d'anniversaire, les mésanges n'en continuèrent pas moins leur activité, et la petite fille, lassée de bercer la balançoire, se mit à marcher résolument vers l'arrière de la maison, enthousiasmée d'avoir aperçu l'autre être qu'on tenait à l'écart.

Les brailleries se poursuivirent frénétiquement, puis furent suivies par des vociférations véhémentes, au sujet du gros gâteau richement décoré et planté des vingt bougies réglementaires, pour fêter le plus bel âge d'un des convives : la mère de la fillette. Autour de la table, on exultait, on était parvenu à ce point orgastique où l'on ne sent plus ses soucis et toute sa tragique condition humaine ; cet instant que l'homme est prêt à défendre par tous les moyens, toutes les malfaisances, toutes les barbaries, et qui réclame, à grands cris, pour ne pas retomber en petite mort, son sacrifice collectif.

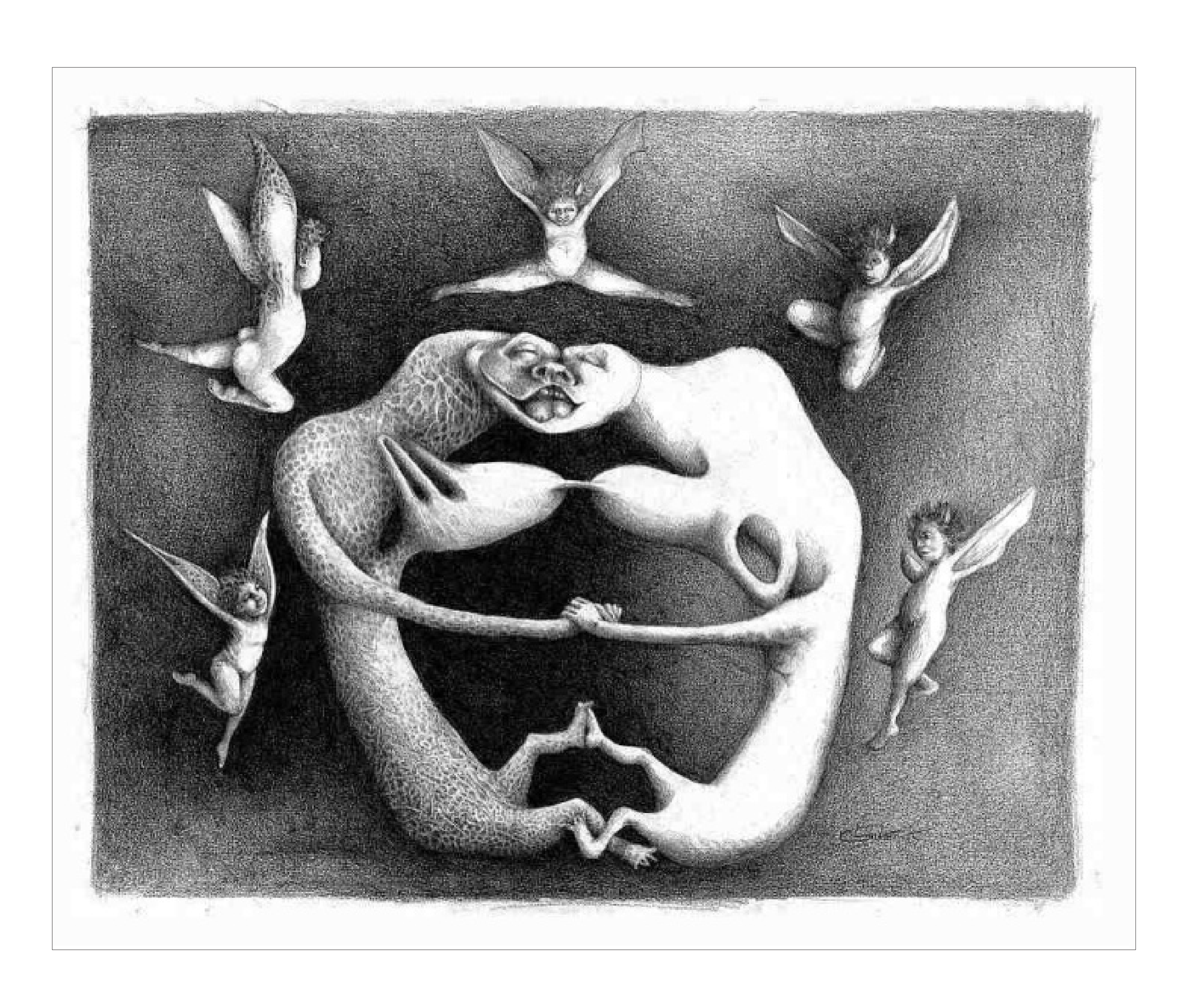
Les mésanges passaient, au cours de leurs allers et venues, juste au-dessus de la terrasse des hystériques. Les matériaux apportés changèrent à nouveau, franchissant encore un cran dans la douceur, c'était à présent des poils plus longs et plus souples, comme ceux d'une crinière : y avait-il aussi un poney derrière la maison ? Mais non, c'était encore plus duveteux que du crin, plus léger, lanugineux ; c'était blond pâle, angélique et légèrement teinté de rouge.

Alors que la céruléenne et zélée mère mésange survolait l'orgie, avec sa comète flavescente et séraphique dans le bec, je ne sais si l'humaine mère sut traduire cet augure ornithomantique, mais, sans un cri, sans un bruit, je vis celle-ci rentrer tout à coup dans mon champ de vision, courir autour de la balançoire, avec des regards de tous côtés, ensuite, sans un appel, d'un pas non plus rapide mais terriblement alenti, alourdi par un mauvais pressentiment, se mettre à longer le mur latéral, enfin, voûtée, vidée, vaincue, tourner l'angle derrière la maison…

Un hurlement déchira l'espace empli de pollen, un vrai hurlement, brut, tripal, un cri euphonique et splanchnique tout à la fois, en chromatisme ascendant puis descendant, un cri intraduisible, innommable, mais limpide, le cri du réel, qui réduisit net tous les mangeurs au silence, un silence qui leur offrait une insigne chance, celle d'écouter enfin, religieusement, le gazouillis consolateur des mésanges bleues, lesquelles venaient d'apporter la dernière touche à leur nid, ce lit idéal où s'entrelaçaient les poils de la bête et les cheveux de la fillette, le tueur et la tuée.

Heureux évènements

Cédric Harlé



Cérémonie, Gilbert K.

Deux cent quarante kilomètres par heure, et déjà la quatrième collision depuis que nous sommes partis. Celui-là était un sacré morceau : la traînée de sang nous masque une bonne partie de la vue. Ma dulcinée éclate de rire.

— Vraiment énorme, le bestiau !

Le système de nettoyage automatique fait son œuvre avec célérité et notre champ de vision se dégage. Jusqu'au prochain impact. J'accélère.

— Tu tiendras jusque là-bas ?

— Il le faudra bien, mais ils veulent sortir, je le sens.

Son ventre est énorme, je crois le voir tressaillir. Les lampadaires au sodium défilent de chaque côté de notre véhicule, avec cet éclairage orange notre peau prend une coloration verdâtre. Au loin, j'aperçois les lumières du complexe de soin qui doit nous accueillir ; en théorie, ils nous attendent. Un flux brun s'écoule sous le corps de ma compagne qui s'en amuse :

— Je crois bien que nos sièges n'auront plus la même couleur après ça…

— Tu changes la décoration ?

— Oui, mais je n'ai pas choisi la teinte !

De nouveau son rire résonne dans l'habitacle, et de nouveau nous percutons une masse qui ensanglante le vitrage juste devant nos yeux.

— Et de cinq !

— Nous battons un record, c'est de bon augure.

Un soignant en combinaison pervenche m'a prise en charge dès que nous sommes entrés dans le bâtiment. Sur les murs des couloirs suinte un liquide visqueux dont le parfum aigre caresse mes narines. Ils ont laissé mon conjoint m'accompagner sans poser de questions — ce n'est pas toujours le cas —, je suis ravie. Mon ventre menace d'exploser et je suis littéralement trempée, mais rien ne pourrait m'enlever mon sourire : comme on dit, c'est le plus beau jour de ma vie.

Maintenant, on m'installe au-dessus du bassin. Sans hésiter, je me laisse aller. Ma peau se déchire et mes fluides corporels s'échappent en jets continus. Je me dis qu'il faudra recoudre tout ça proprement si je veux être à nouveau étanche. Je voudrais faire une vanne — c'est le cas de le dire — mais mon amoureux est en pleine discussion avec le soignant à propos de la tuyauterie et du système de vidange de l'installation. Lorsque commence la délivrance, je soupire de soulagement en faisant signe pour attirer l'attention des deux apprentis plombiers. Ils approchent. Mon premier rejeton tombe dans le liquide, éclaboussant l'homme en bleu qui s'agace.

— Faites attention, vous en mettez partout !

— Je fais de mon mieux !

— Baissez-vous un peu, que ça tombe de moins haut.

Je sens que mon compagnon se retient de corriger le goujat. Sa voix se fait douce et il veut me rassurer.

— C'est bien, continue comme ça.

— Oui, encore un peu plus bas et vous éviterez les projections, se permet le malappris.

— Ça suffit maintenant, laissez-la, vous voyez bien qu'elle est en plein travail.

— Moi je dis ça…

— Ça suffit maintenant ! Ne m'obligez pas à me répéter !

La voix caverneuse l'a calmé, le malotru, et mon petit deuxième montre sa tête avant de plonger lui aussi dans la grande bassine. Je regarde le soignant, sur le côté. Quel empoté, il n'a toujours pas réagi.

— Faudrait peut-être les repêcher maintenant ! que je lui crie dans l'oreille.

Du coup, il s'active, ouvre le placard et en sort une épuisette ; en un instant, mes deux petites merveilles sont au sec, chacune posée dans un petit nid douillet. Le garçon à gauche et la fille à droite.

Je suis déjà bien soulagée, mais je sens que ça remue encore dans mes entrailles. Ma peau se déchire un peu plus et ma progéniture augmente de deux unités qui tombent au même moment dans l'eau, sous mon ventre. Pas besoin de réclamer cette fois, en deux coups d'épuisette les nids reçoivent les nouveau-nés. Je jubile. Et puis une dernière venue, plus petite, glisse et atterrit dans les mailles du filet resté en place.

— Les filles ont de la chance, elles sont trois.

Je pourrais passer des heures à les regarder, mes enfants. Qu'est-ce qu'ils sont mignons, avec le sang caillé sur leur peau fripée et leur odeur musquée qui emplit la pièce. Leur mère pousse de jolis cris stridents et je me laisse bercer par sa voix délicieuse, gardant ma tête au-dessus des berceaux. Je rêve à leur avenir : l'un sera équarrisseur, l'autre artificière. Il découpera des cadavres d'animaux, elle arrosera nos ennemis d'obus. Ma dulcinée se repose, sur le dos. Une ligne de suture lui dessine, en pointillé, comme un trajet secret sur un parchemin de carte au trésor. Je caresse sa peau et les fils qui dépassent.

— Jaloux ! Ne touche pas à mes jolis stigmates.

— Tu es si belle…

— Flatteur !

Je l'embrasse, la cajole, lorsque du bruit se fait entendre dans le couloir ; la porte de la chambre s'ouvre en grand. Je crains un instant que ce soit le soignant et je suis plus dépité encore en voyant apparaître ma belle-sœur.

— Coucou, les amoureux !

Qu'elle est laide ! Particulièrement aujourd'hui, avec ces couleurs qu'elle s'est peintes sur la bouche et autour des yeux.

— Regardez ce que j'apporte.

Des fleurs ! Elle a osé. Un parfum immonde se répand dans la pièce, mélange de rose et de chèvrefeuille. Je n'ai pas envie de prendre des pincettes, j'ouvre la fenêtre avant même de la saluer. Ma merveille est plus conciliante.

— Bonjour, chère sœur, comment vas-tu ?

— C'est à toi qu'il faut demander ça. Tout s'est bien passé ?

— Quarante-trois points de suture.

Je suis certain qu'elle est impressionnée, mais madame se veut toujours meilleure que tout le monde, elle ne relève pas.

— Bien. Tu seras remise pour le cocktail que j'organise dimanche, j'imagine.

— Bien sûr.

— Parfait. Venez pour dix-neuf heures, si cela vous convient.

— Nous serons là.

Elle s'apprête à repartir comme elle est venue, mais avant de nous quitter elle sort de son sac deux peluches affreusement rondes et douces, l'une bleue et l'autre rose.

— J'allais oublier, voici pour les petits.

La garce !

— Quand est-ce qu'ils vont s'unifier ?

— Ça devrait commencer ce soir ou cette nuit, lui répond ma chérie, comme si de rien n'était.

— Tant mieux. Tu me tiendras au courant ?

— Oui.

Je ne tiens pas à desserrer les dents, alors je regarde ailleurs tandis qu'elle tourne les talons et disparaît.

— Tu crois que ce sera si tôt ?

— Certainement, regarde-les, ils ont l'air précoces.

— Oui, tu as raison.

La larme à l'œil, j'admire mes bébés, encore si chétifs et si désunis.

Nous avons veillé une bonne partie de la soirée et puis nous nous sommes endormis. J'ai été tirée du sommeil la première par leurs cris. Je me suis levée, toute contente, et me voilà devant les

deux berceaux. Chez les garçons comme chez les filles, on s'agite.

— L'unification va commencer, réveille-toi !

Seules les mères ont cet instinct, qui permet de réagir en un instant, en pleine nuit, quand les enfants font le moindre bruit. Leur papa va tout rater, s'il continue de ronfler.

— Allez, debout !

En grommelant un peu, il se lève, se frotte les yeux, s'étire et enfin s'avance, curieux et souriant.

— J'ai raté beaucoup ?

— Non, ça débute tout juste.

Dans les berceaux, nos chérubins s'activent. D'abord les danses démarrent : les garçons en duo et les filles tantôt formant une ronde, tantôt s'emmêlant toutes les trois. Chacun crée son propre rythme et les sons inarticulés s'organisent en polyphonie. Nous reniflons les âcres fragrances qui émanent du spectacle magique de leurs jeunes corps en plein rituel. Je suis consciente que leurs chorégraphies ne sont guère originales, et pourtant je m'en émerveille sans retenue : mes enfants vivent leur cérémonie d'unification. Une pointe de tristesse s'est glissée dans le regard de leur géniteur.

— Ça va ?

— Oui, bien sûr que ça va. C'est magnifique !

Une larme perle au coin de son œil.

— Ils sont si beaux…

Les danses ont cessé. Dans les berceaux, nos petits s'observent : les garçons face à face et les filles en triangle. Soudain, notre plus petite plante ses dents dans le flanc de l'une de ses sœurs.

— Les filles ont choisi, murmure leur père.

— Oui.

En effet, dans le berceau des filles, deux d'entre elles sont maintenant immobiles tandis que la troisième leur arrache des lambeaux de chair. Les chants féminins s'intensifient.

— Je suis étonnée que ce soit elle.

— Moi aussi.

— Quel caractère !

— Oui, regarde comme elle grossit rapidement.

Ses deux sœurs se font bien vite déchiqueter, des giclées de sang m'éclaboussent le visage.

— Te voilà remaquillée !

Je comprends bien qu'il plaisante ainsi pour évacuer l'émotion, je préfère ne pas réagir. Il s'en rend compte et, en guise d'excuse, me félicite.

— Tu as fait un travail superbe, elle est resplendissante !

— Elle sera adorable, j'en suis sûre.

— Oh, regarde, les garçons s'y mettent…

Tandis que, bouchée après bouchée, l'unification se termine chez les filles, un des garçons à son tour commence à dévorer son frère dont le chant ondule et s'épanouit avant de s'éteindre. Nous restons tous les deux absorbés jusqu'à la fin du spectacle, emplis de bonheur mais un peu tristes lorsqu'il s'achève et que nos enfants s'endorment, repus.

— Voilà, c'est terminé.

— Le garçon est splendide aussi.

— Ce sont les plus beaux enfants du monde.

L'aube pointe à peine, j'ai l'impression d'avoir fermé les yeux quelques secondes et déjà nos petits me réclament.

— Papa ! Papa !

Qu'il est difficile d'être jeune père. Je me dirige au radar jusqu'aux berceaux, leur mère s'y est appuyée et me regarde.

— Papa, où est-ce qu'on est ?

— Au centre de soin.

— Et pourquoi pas à la maison ?

— Parce que vous êtes nés hier.

Ils digèrent l'information et je me tourne vers ma dulcinée.

— Ils parlent depuis longtemps ?

— Depuis la fin de la nuit, il y a une heure environ.

— Ils progressent vite.

— Oui.

— L'intégration aura lieu avant le coucher du soleil.

— Si tôt ?

Sa voix tremble, elle me regarde, l'œil humide.

— Ne pourrait-on pas attendre un peu ? Jusqu'à demain ?

— Non, tu sais bien que l'intégration doit être réalisée dans le même cycle solaire que l'unification.

De la poubelle entrouverte s'échappe l'odeur nauséabonde des roses et du chèvrefeuille, je la referme correctement.

— Il faut rentrer à la maison maintenant.

— Papa, c'est loin la maison ?

— On y sera vite.

— C'est grand ?

— Il y a un jardin ?

— Vous verrez bien en arrivant.

Les enfants sont curieux, dès qu'ils savent parler ils interrogent le monde. Ils n'ont pas fini de poser des questions.

Je suis contente d'être rentrée. Oui, la maison est grande, et oui, il y a un jardin. Les enfants y batifolent déjà et égayent tout le voisinage de leurs cris rauques. Lorsqu'ils se sont dépensés tout leur soûl, ils s'allongent sur le sol, continuant leurs taquineries. Puis, redressant la tête, notre fille interroge son père :

— Papa ?

— Oui ?

— Pourquoi ai-je toujours envie de me bagarrer avec mon frère ?

— Parce qu'il est ton frère.

— Est-ce grave ?

— Non. C'est dans notre nature de vouloir affronter nos semblables. Tu apprendras à canaliser ton énergie.

Elle reste silencieuse et son frère demande :

— Mais quand nous rencontrerons des jeunes de notre âge, on aura envie de se battre aussi ?

— Oui, et sûrement aurez-vous des blessures. Mais elles seront superficielles et vos cicatrices feront votre identité.

— Comme celle qui traverse ton visage ?

— Exactement.

— Et celle sous la bouche de maman ?

— Oui, ce sont les traces des premières confrontations sociales.

Tous les trois restent silencieux, les enfants réfléchissant sous le regard bienveillant de leur père. Je m'approche :

— Il est une chose importante que vous devez savoir néanmoins.

— Oui ?

— Qu'est-ce que c'est, maman ?

— Jamais vous ne devrez choisir les cicatrices sur votre corps, et jamais vous ne devrez vous les infliger vous-mêmes.

— Pourquoi ?

— Ce serait trahir votre identité et donc mentir à vos semblables, en permanence.

Le frère et la sœur se regardent, les estafilades qu'ils se sont faites ce matin ne laisseront peut-être pas de traces à long terme.

— Est-ce que l'on peut dire que notre apparence est le reflet de ce que nous vivons avec les autres ?

— Sommes-nous vus à travers le prisme de notre relation avec nos semblables ?

Décidément, ils apprennent très vite. Je laisse leur père répondre à ces questions similaires et me positionne en retrait, sur une grosse pierre. De mon poste d'observation, j'admire le trio durant ces précieuses heures de construction. Dans le ciel, le soleil poursuit sa course, à chaque instant inexorablement plus proche de l'horizon.

Nous avons passé tout l'après-midi ensemble et mes enfants se sont considérablement enrichis.

Leur mère est restée à l'écart, à nous couver du regard.

Je contemple le ciel et lui dis :

— Je leur ai expliqué.

— L'intégration ?

— Oui.

— Et ils ont compris ?

— Oui.

Face à face, nous savons bien qu'une période de notre vie s'achève. Des sentiments contradictoires me traversent.

— Après ça, ils seront encore plus épanouis.

— Je le sais, mais j'ai du mal à m'y résoudre.

L'horizon commence à se colorer, il ne nous reste plus que quelques minutes.

— Je voulais te dire…

— Oui ?

C'est bien plus difficile que je ne l'avais imaginé. Je bafouille.

— Tu sais, nous serons toujours ensemble…

Ma merveille me répond sans quitter des yeux le ciel rougissant.

— Mais ce ne sera plus comme avant.

J'aimerais trouver les mots justes, je sais que c'est impossible et pourtant au fond de moi je sens qu'elle en a besoin.

— L'intégration renforcera nos identités.

Cette fois, elle pose son regard humide sur moi et je vois bien qu'elle produit un effort incommensurable pour paraître enjouée.

— Les petits vont s'amuser, je n'en doute pas un instant.

Dans le jardin, nos enfants ont repris leurs jeux, nous surveillant du coin de l'œil. Je souris à ma dulcinée.

— Demain, ils seront incomparables. Mais l'heure est venue.

Le soleil entame sa disparition à l'horizon, jetant ses derniers feux sur les nuages qui flamboient. Je m'approche d'elle et l'embrasse tendrement. Puis je m'écarte et les appelle.

— Les enfants, venez !

Ils accourent sans tarder, me dévorant des yeux.

— C'est l'heure de l'intégration.

Alors, mon fils et ma fille se jettent sur moi et plantent leurs crocs dans mon corps, de façon symétrique, comme je leur ai expliqué cet après-midi. En quelques coups de dents, ils ont avalé chacun un de mes membres. Ils grossissent à vue d'œil.

— Doucement, vous devez partager équitablement.

Mon sang s'écoule en flots bruns qu'ils aspirent avidement, et déjà ils attaquent mes parties les plus charnues.

— Merci, papa.

— Oui, merci, papa.

Ma dulcinée me caresse une dernière fois la tête, sa douceur me fait frémir.

— Je commence déjà à voir par leurs yeux.

— Tu seras toujours avec moi.

Pendant quelques instants, ma perception est triple. Mon ancien corps survit encore un peu, félicite ses enfants, fait ses adieux à sa femme tandis qu'à travers les yeux de mes petits un nouveau monde s'offre à moi. Avant de m'éteindre, j'aperçois pour la dernière fois une fraction de soleil : l'intégration est parfaitement réussie.

Recueil pratique de contre lettres-types à l'adresse du monde éditorial dans son ensemble, en vue de son édification par voie de pénitence

---

K. von Gella, illustré par Patrick Sirot

Cher comité de lecture du Nouvel Attila,

Vous me retournez mon manuscrit avec encore le sourire aux lèvres, une liasse de compliments, les cuisses encore rougies de se les taper bien franchement, quasi un trait de bave qui sèche et l'assurance d'une poilade infernale qui, je cite, « a illuminé » votre morne journée au comité. Ceci dit, vous ne le prenez pas tant il va « au-delà » de vos espérances… En vrai, mon texte explose vos barrières mentales et semble avoir fait de votre stricte ligne éditoriale un outrageux paquet de nœuds de jouissance coupable. Et puisque vous vous y cramponnez comme autant de moules — rieuses — à cette foutue ligne, vous vous êtes sentis d'un coup marris, ficelés, ferrés à vos perspectives lugubres d'édition. Bref, c'en fut trop pour de si petites santés.

C'est pourquoi j'adresserai ici aux éventuels rescapés du comité de lecture du Nouvel Attila mes sincères excuses de tant de bonheur paroxystique dans si peu d'espace éditorial. La prochaine fois, je m'engage à m'attaquer à un bien plus gros morceau et je mine tout Madrigall avec mes 155 pages de « gouaille irrésistible ».

Oups, donc, et sans rancune.

K. von Gella

Cher Florent Patron, Chères Locus Solus éditions,

Ça y est ! Je vous ai compris !

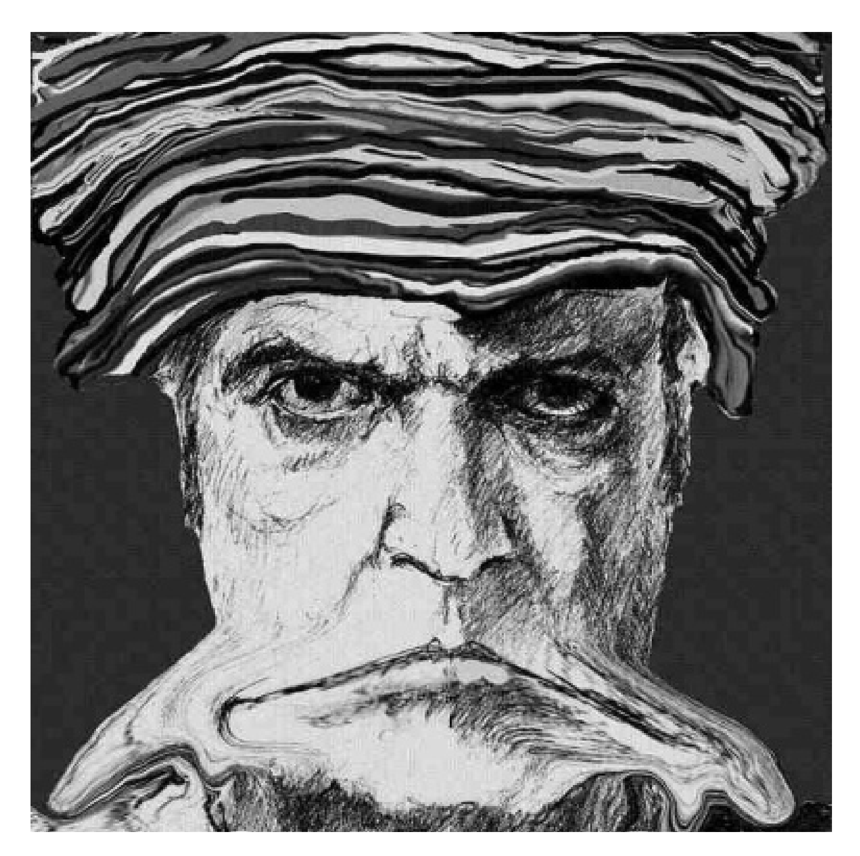
Vous m'aviez approché plein de cette réserve des humbles artisans, histoire de savoir qui je suis au juste (quelle question, Dame !) et si le roman brûlant, quoique bretonnant, que je vous avais adressé jadis n'était pas dû à un de ces clics massifs qui polluent vos boîtes, voire à une erreur coupable d'un écrivain au désespoir, bref, vous y êtes allés avec vos sabots légers légers (comme Saint-John Perse ou Saint-Michel mais c'est Chef-Chef, passons…) et je pense m'être fait comprendre civilement, même pour un éditeur breton car, avant que d'être breton, vous vous déclarez devant tout — c'est annoncé à l'accueil du site aussi net qu'un fest-noz — un éditeur généraliste ! En d'autres termes, une *team* à l'ambition boursouflée ! Attendez un peu que le bon texte tombe ! Un Bussi, tiens ! Mieux, un Orsenna ! Et alors… et hop la fortune ! La montée à la capitale (en passant par Montparnasse puis les arènes pour ne pas être totalement dépaysés) et fini le bretonnisme identitaire qui marque un peu trop les éditeurs du Grand Ouest en leurs contrées, et qui tache, oui ! Car il faut bien vous avouer qu'à parcourir une seconde votre joli catalogue, on s'en surprendrait au fil des collections ambitieuses à ne point trop croiser de ces fameux textes « généralistes ». Tout sent un peu la crêpe, le varech et le lait ribot. L'image est certes soignée comme une école de Pont-Aven, la production sans doute excellente, mais c'est la Bretagne, mon frère, que tu nous sers là ! Et ta crêperie éditoriale s'enfonce titre à titre dans l'identitaire et le terroir armoricain !

Et pourtant, comme je t'avais choyé avec mon histoire de bigoudène et mon pseudo vannetais ! Tu as mordillé, je t'ai ému dans la perspective d'un roman vrai, explosant tout en les flattant le déterminisme et l'atavisme lourd auxquels te condamne ta réalité géoéconomique. Je t'ai relancé, tu m'as si gentiment demandé un peu de patience ; dix jours de plus, puis dix autres et puis rien. Alors, j'ai soudain compris ! J'ai compris que jamais tu ne me rappellerais pour me rendre ton arbitrage. Tu ne le peux pas ! Tu fais durer indéfiniment cette chance d'un ailleurs outremer que ta maison n'a plus l'âme d'éditer ! De sorte que tu me gardes sous la main, tu tripotes et tu rêves, comme un paysan après son os de baleine échoué qu'il ne se résout pas à balancer au fumier, ou le dépressif avec sa balle de moyen calibre.

Tu vois, Florent — que je tutoie dorénavant comme on pardonne à son propre frère —, je ne t'en veux pas. J'avais initialement prévu pour toi une lettre cinglante et gaullienne, mais le style se plie toujours un peu au local et au milieu naturel ; juste l'air qu'on respire ! Ainsi votre détresse psycho-éditoriale (que vous partagez avec tant d'autres, faudrait pas se croire pionnier en prime…), non, ce naufrage balnéaire en sable mouvant, ne m'aura pas laissé de granit.

Alors, kenavo toujours, mon frère !

Kergella



< Le crêpier éditeur

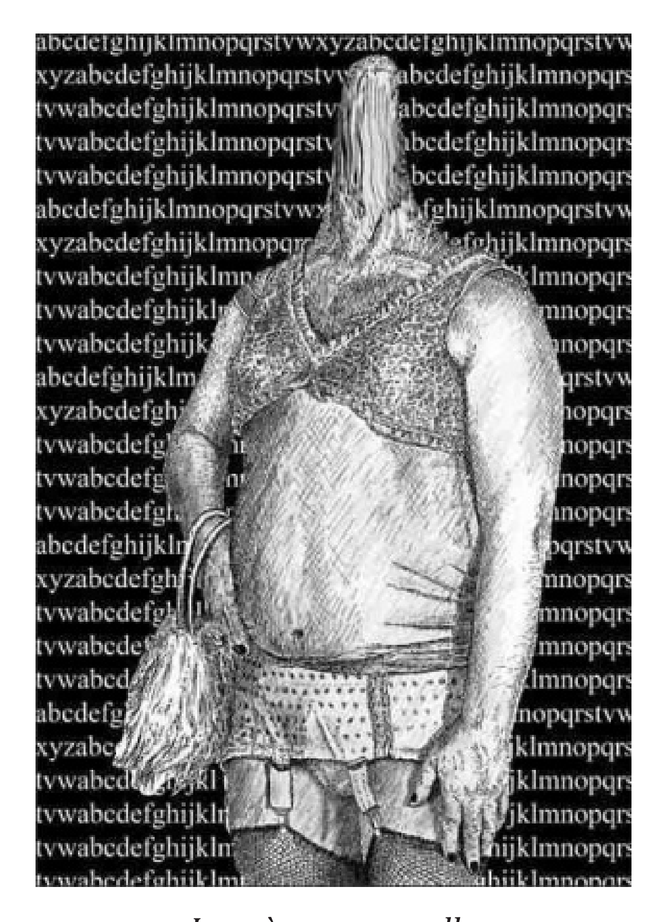
Cher Lulu.com,

Tu n'as sans doute jamais envoyé de lettre de refus à un écrivain (ou pas), tu ne t'es jamais dispersée en formules plus ou moins frappantes ou consolatrices, tu n'as pas ce souci de botter en touche, voire d'indiquer un ou deux confrères en te frottant les mains de les imaginer en overdose d'enveloppes renforcées et sur-scotchées, avec pour les plus vicieux des accusés de réception par liasses ! Non, toi, Lulu, tu dis oui à tout et surtout à tout le monde. On te dit facile, on te dit bien laide, mais c'est chez toi que la lie littéraire vient s'échouer et se donner encore une passe de plaisir morne, et c'est déjà beaucoup de philanthropie !

Alors, comme jamais personne n'a pu te l'écrire auparavant : merci Lulu de tenir vaillamment et contre tous cette belle maison de tolérance.

Smack et pince-fesses.

Ton K.



La mère maquerelle



Le vipérisateur

Cher tout petit éditeur associatif à but non lucratif,

Tu es myriade, tu es pullulant, tu te tiens la main dans la ronde des bonnes intentions et tu te répands à changer le vilain monde éditorial sur tes pages d'accueil, car tu veux éditer autrement, tu vois d'abord l'humain, le livre, l'objet, l'art et tout, et tu es assez rétro : tu veux du papier bio et équitable, presque comestible, parce qu'il faut bien avouer qu'avec ta distribution lilliputienne, ton Facebook aux 60 « like » d'illettrés et ton salaire de fonctionnaire, tu risques plus de la bouffer en yaourt que de la faire lire dans la capitale, ta littérature ultra bio. D'ailleurs, tu n'intéresses tellement personne que tu te retrouves avec des fonds de tiroir d'auteurs bas-normands qui n'ont de plume que celles de leur édredon écologique. Si bien qu'à te lire, cher petit éditeur associatif à but non lucratif, ce n'est pas qu'on se prendrait à faire un acte citoyen post-soixante-huitard mais bien à se choper une salmonellose littéraire, aussi sûrement que dans l'Amap que tu animes le jeudi soir !

Ceci dit, on te pardonnerait toutes les chtouilles du monde si seulement tes lettres de refus sentaient aussi fort l'humain que tu ne l'annonces. Le terroir fumeux des Alceste ! Mais quoi, petit requin dans l'œuf, tu aimes vipériser aussi fort et même plus que les gros ! Tu sentences et tu jactes depuis ton trou ! Alors, je te prie, cher voisin, ne me fais plus rire avec tes préambules urbains et laisse d'emblée cracher ton naturel.

Bien l'bonsoir.

K. von Gella

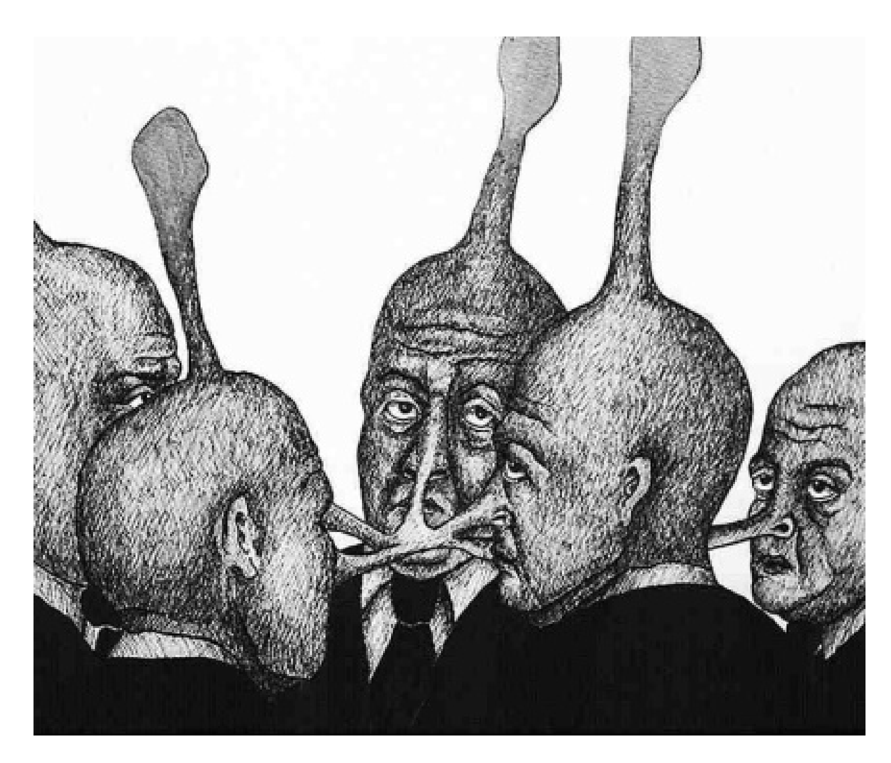
Cher secrétariat littéraire du Mercure de France,

Comme d'autres, des plagiaires je n'en doute pas, vous me retournez en parade à votre refus courtois la légendaire unanimité de votre cercle de lecteurs, laquelle, hélas, n'a pas été atteinte. Vous appartenez donc à cette sous-espèce des éditeurs craintifs qui se fendent de beaucoup de précautions déviatoires, voire expiatoires, afin de ne rien endosser en nom propre, des fois que… Dans la vaste pioche des Gallimard, si ce n'est pas la sœur, ce doit donc être le frère… Clairement, c'est l'indatable tactique du banc de poissons, le leurre dissuasif total, propre aux grosses structures telles que la vôtre, qui opère ici, avec cependant un sens aigu du détail opératoire lequel, pardon petites sardines, fait sens et surtout éclater la vérité de votre névrose éditoriale collective (mais j'ai dit pardon, Antoine !). Malgré toutes les qualités qu'on peut vous fourrer sous le nez, vous ne garderez que « les textes ayant rallié à leur cause, sinon l'unanimité, du moins la grande majorité des membres de notre comité de lecture ». Et là, je me permets de vous dire que ça pèche, et rien de pélagique.

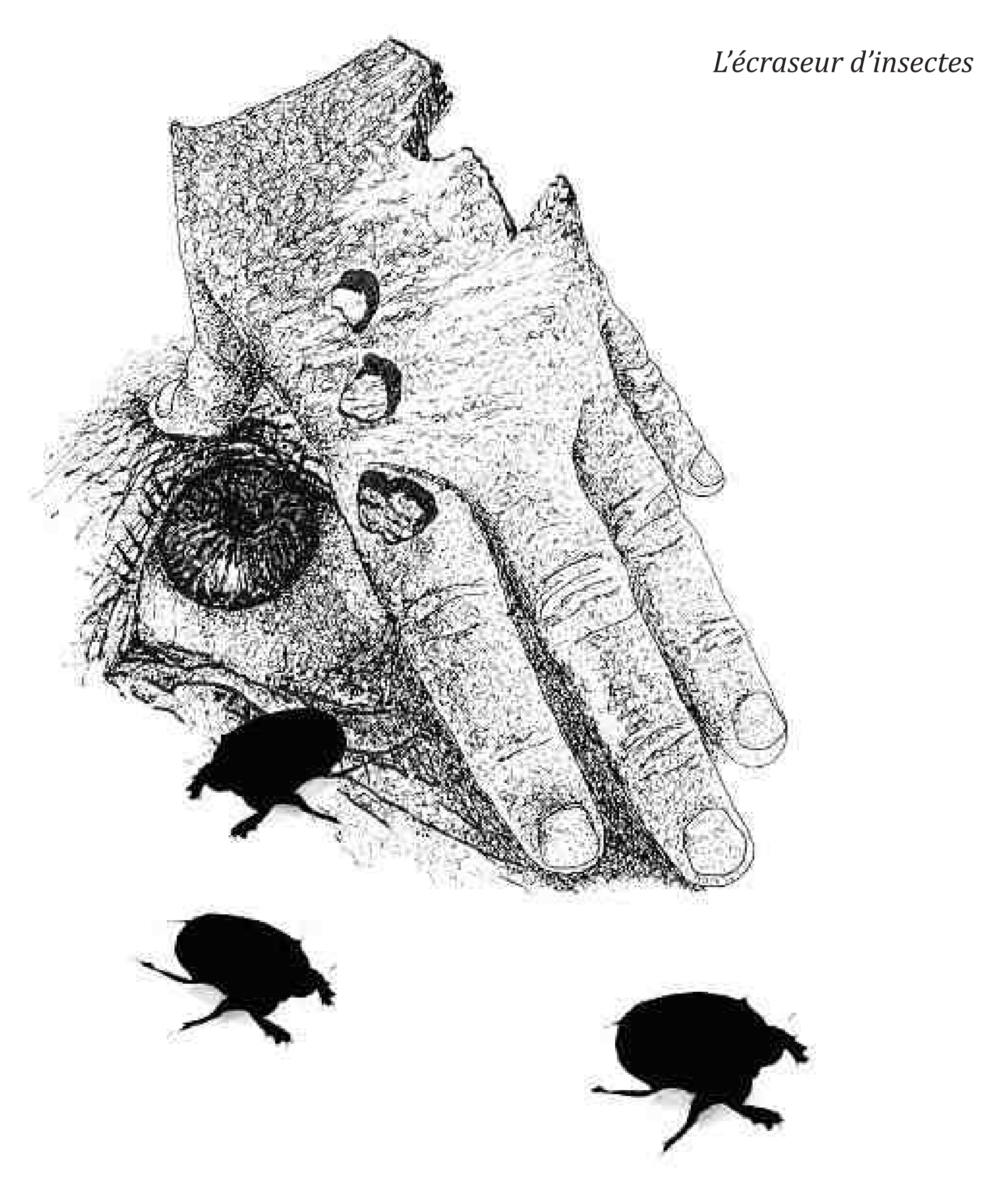
Vous avez le curseur si sensible et si pointu au Mercure que de la grande majorité à l'unanimité se creuse soudain un infini leibnizien qui, je dois bien te le dire petite sardine, explique bien des consensus éditoriaux inodores… Car à faire une telle masse de si infimes volontés éditoriales, de paraître si grand et puissant alors qu'on ose si petit, je gage que bientôt un filet plus gros emportera d'un coup tout le banc dans une autre branche de l'industrie du livre, comme la Fnac cultive ses cafetières, et vous aurez beau être pléthore, en vérité je vous le dis : de mémoire d'écrivain-pêcheur, on n'a jamais entendu le cri du banc de sardines qui va à sa perte, à l'unanimité.

Tiens, je file sur PayPal vous faire un don.
Mais de rien,

K. von Gella



Le comité de lecture



Cher Monsieur Argol,

Franchement, tu me snobes entre gris et noir depuis tes hauteurs non fictionnelles et pas tant poétiques, non, tu conchies le haïku et tu fais bien, non, toi tu te places au noyau dur de la littérature ; tu penses comme tu écris, c'est ÇA que tu fais et, parce que tu le fais, chacun sait que tout ce qu'il pourra jamais écrire, ce n'est pas ÇA : la Littérature, parce que, Monsieur Argol, la Littérature, c'est toi ! Voilà du moins ce que tu laisses entendre en ne le disant pas, jamais ! Parce que tu ne vas pas t'abaisser à du narratif, voire à une fiction polie, pour signifier à un myrmidon le fait pur et irréfutable qu'il n'existe même pas ! Ton silence d'airain fait sens (et taureau) et acte et littérature ! Il écrase du pouce l'insecte, la particule, l'antimatière ! Mieux ! ou pire, ton rien fait que la bestiole écrivante s'écrase d'elle-même sous ton pouce d'abstraction, car tu sièges là comme le souvenir d'une ruine antédiluvienne et insondable et tu sais quoi, Monsieur Argol, alors que j'ai tenté par huit fois de te placer un de mes petits policiers bien sentis et tendus comme un slip, tu sais quoi ? J'emmerde la Littérature !…

K. von Gella

Nuit

Jean-Michel Maubert

« Quand enfin il rouvrit les yeux, ce fut sur un monde dépouillé de tout voile.
C'était le monde qui avait toujours existé au fond de son cœur […]. »
Henry Miller, *Le sourire au pied de l'échelle*



Vanished Women 07, Jeanne Ménétrier

Elle est apparue dans mes toiles à la façon d'une ombre.

Silence. Nuit. Ombres vertes dans l'air épais. Tentacules sombres des rues. Un labyrinthe nu. La lumière blafarde.

Mer en attente. Grosse de ces créatures des abysses peintes les nuits précédentes. Dans un coin de l'atelier ces mâchoires dentelées — voraces, aiguës.

Plage noire. Aplats grisâtres. Ostende.

Un visage pétri dans le bleu froid de l'anxiété. Toute la silhouette suspendue dans un mouvement de fuite, dans un monde inhabité, désert.

Blancheur du jour. Sable. Blanc mat. Peindre tout le jour. Les bleus, le noir, les ocres, les nuances de gris et de blanc. Comme affamé. Peindre.

Nuit encore.

Encore.

Cérémonie de fantômes sur la toile. Masques éteints et lisses, aspirés par la profondeur du paysage. Chiens maigres poursuivant leurs ombres.

Le dehors, miroir du dedans. Je n'ai pas besoin de regarder pour savoir.

Autoportrait. Visage musculeux et dur. Une boîte d'os. Sculptée par un mauvais rêve. Les yeux : des embryons noirs. Fièvre.

Ou : un bloc de granit. Un masque mortuaire finalement.

Épouvante blanche, magnétique.

Petite femme dans mon lit. Cheveux d'araignée, peau et souffle sombres. Elle repartira au matin.

Ombres animales. Immobilités vibrantes, crues et déformées comme dans un miroir courbe. Des félins monstrueux. Avec des airs de sphinx malade. Mélange de formes. Contorsions. Je sens en moi leur lente morsure sauvage.

La lampe mangée de ténèbres. L'image de ma mère. Sa mélancolie dense et grise — imprégnant les objets quotidiens, la carafe, le verre, l'assiette qu'elle me tendait, la texture même de la viande cuite.

Derrière l'arrondi de sa chevelure, fumée d'usines. Fumées blanches — barques et bateaux de pêche dans l'eau huileuse, se balançant.

Cette silhouette de femme. Je l'ai peinte longtemps sans visage. Oui, pas de visage à proprement parler. Un modelé un peu sauvage, un vague contour, fluide et mince, mais à l'intérieur opaque comme une vitre noircie.

Plus tard, sur une autre toile, la jetée, la baie, la mer — elle, comme un grain de chair, blanc rosé, une minuscule lueur, une poussière. Et devant, les spectres aigus des mouettes. Et puis seulement des nuages empêtrés les uns dans les autres, semblables à des algues.

Le boulevard. Les passants aux visages cendreux, anthracites. Ondulant au sein d'un aquarium d'eau grise. Je marche dans une de mes toiles. Réverbères étouffés, noyés dans un rêve. Lune effacée.

Autoportrait. Comme si mon visage mûrissait dans les cauchemars, les couleurs vénéneuses. Regard malade, yeux de poisson des profondeurs.

Le paysage de la toile peinte cette nuit semble imbibé d'alcool. Les arbres, les maisons, les corps sont retenus par les contours noirs ou simplement assombris — appuyés, gras. Ce simple paysage, une baie, une passerelle, des silhouettes de jeunes filles de dos — tout paraît vouloir s'écouler en une lave verte, bleue et blanche, je n'ai pas su le peindre autrement. Ce débordement arrêté de la matière même du monde, où la lumière s'enfonce, s'engloutit, devient une pâte épaisse, engluée, disloquée, dans la lave refroidie de la peinture.

Il me faut sortir. Me mêler à la foule. Retrouver un peu de forces. Je ferai quelques esquisses. Pour les journaux peut-être. C'est ce qu'on appelle une belle journée. Les femmes semblent aussi légères que la brise qui embrasse leurs ombrelles. Robes blanches. Parfums. Des sourires s'affichent un peu partout, prolifèrent, découvrent les dents ; des sourires sur les lieux de promenade, dans les parcs, se mêlant à l'air et à la lumière, le long de la courbure de la longue jetée. Aujourd'hui les gens, bien vêtus, propres et parfumés, promènent leurs sourires comme d'autres leurs petits chiens.

Se rafraîchir le sang d'oxygène, sortir des salons, des chambres, des maisons qui nous endorment et nous digèrent, limitent nos gestes, nous réduisent au rêve.

Fuir ?

Un rêve vient, à la façon d'un scalpel, de trancher mon sommeil.

Mais il reste là, suspendu dans ma tête comme un caillou jeté en l'air et qui ne retomberait pas. Je pourrais lui donner un nom. Ce serait : *Narcisse Urbain*. Un homme sort de chez lui et ne voit plus que lui-même : les passants, les conducteurs de tramways, les visages aux fenêtres des immeubles, tous ont son visage, qu'ils soient plus ou moins vieux, plus ou moins jeunes, hâlés ou pâles, gros ou maigres, toujours il reconnaît ses traits — même sur les affiches de cinéma, dans les magazines (il n'avait pas jusqu'ici soupçonné la féminité virtuelle de ses traits mais maintenant, révélée au grand jour, c'était une évidence) ; il se retire dans sa chambre, pense à des hallucinations, une intoxication médicamenteuse, de la démence pure et simple, une sénilité précoce comme un printemps pourri ; il rumine tout le soir, tergiverse, tourne en rond dans sa petite chambre, n'ose pas regarder son chat — manquerait plus que lui aussi… Finalement il le repère du coin de l'œil, ronronnant dans un angle, s'immobilise, puis brusquement s'en saisit, le tient fermement par le cou — paupières plissées —, le regarde bien en face — l'animal grimace ; horreur ! c'est un tic dont la glace de la salle de bain est aussi familière ; insupportable ; il desserre son étreinte et se dit je vais lui fabriquer un masque ; ce qu'il fait avec du carton après avoir attaché la bête, et aussitôt l'ajuste sur le faciès du félin récalcitrant ; la nuit n'apporte pas de conseils, seulement un maigre sommeil (où il rêve qu'il ne rêverait plus), des suées et des démangeaisons ; et au fond de son cerveau engourdi un tremblement métaphysique s'immisce : si tout le monde me ressemble, alors je ressemble à tout le monde ; rien n'est impossible…

J'ai aussitôt imaginé l'inverse.

Edward Ellton est un homme soucieux. Depuis l'enfance il a toujours été anxieux et hypocondriaque. Un rien l'inquiète. Cependant un matin de décembre 1908 il a une bonne raison de s'inquiéter. Il vient de se lever pour se rendre à son travail — chez l'imprimeur McDormann — et s'apprête à se raser lorsqu'en apercevant sa figure dans le miroir il ne peut s'empêcher de pousser un cri. Il essuie d'abord la surface de l'objet — croyant à un effet de la vapeur d'eau — puis la frotte énergiquement et finalement le décroche pour se voir de plus près mais rien n'y fait. Une vitre, la lame d'un couteau et le regard étonné d'un voisin lui confirment la triste vérité : sa tête n'a plus rien à voir avec celle à laquelle il est habitué, il ne se ressemble plus, en rien.

On me commande des vitraux. Un riche mécène. *Le Christ et la mer*.

Cette femme qui fuyait dans mes tableaux des autres nuits, je lui ai presque donné un visage. Il n'y a qu'elle, une langue de sable, l'eau vert sombre, compacte. Elle apparaît sur le bord

gauche du cadre comme si elle venait d'entrer dans le rectangle de la toile, une main serpentine s'enroulant sur le rebord. Sa chevelure sombre, les yeux gris-bleu, un visage amaigri par la maladie ou le tourment, un sourire éteint sur les lèvres…

Je l'ai peinte de nouveau ; dans une toile presque noire, un lent tourbillon de matière avortée. Elle y a des yeux énormes, écarquillés, face à celui qui la peint ou la regarde, si disproportionnés que le visage n'apparaît plus que comme un masque d'effroi blanc, la bouche une simple coupure, incapable même de crier.

Une sorte d'histoire me reste en tête depuis toujours. À tel point que je ne sais pas si je l'ai entendue quelque part ou si je l'ai inventée ou rêvée. Je pourrais l'appeler *L'Homme Vide* — j'en ai même fait quelques croquis.

C'est un individu au teint d'insecte, Herg, dont la recherche du vide constitue l'obsession, le centre mort de sa simple existence. Il aime une femme dont la maigreur atteint une forme d'absolu. Sa peau semble quasi transparente, il imagine ses organes atrophiés, minuscules, secs comme de petites momies. Ce dont il rêve, c'est des contours de ses os — les parcourir du bout des doigts et sentir les creux, les interstices, les vides. Adolescent il avait eu un rêve récurrent. Il se voyait fakir dans une foire. Son numéro consistait essentiellement à transpercer son corps avec des lames de sabres ou d'épées devant un public médusé ; et ce qui horrifiait les curieux c'est que cela se faisait sans trucage : des années auparavant il avait subi une opération chirurgicale dont le but avait été de ménager dans son corps des trous qui formaient comme des tunnels de chair…

Quand la femme meurt il lui coupe une phalange, récupère les os et les place dans une petite boîte qu'il conserve perpétuellement sur lui, comme les reliques d'un culte privé.

Je l'ai vue — baignée de noirceur, douce et froide. Mon souffle s'en est dissout — gramme après gramme. En marchant ce soir j'ai aperçu la silhouette maigre de cette femme qui vient à moi dans les toiles et dans le sommeil. Je ne l'ai pas hallucinée. Je l'ai vue ! Mais un bras s'est posé sur mon épaule et a détourné un instant mon regard… Une connaissance quelconque, je ne me souviens plus. Et le crépuscule l'a reprise.

La chercher, cela n'a peut-être pas de sens.

La ville est si noire, comme perdue en elle-même. Des sons, au loin, déchirant un instant son sommeil de pierre, me distraient le temps d'un souffle de celle que je cherche. Labyrinthe où je m'enfonce nuit après nuit, devinant ses traces, les lieux de son passage, d'infimes restes…

Attendre. Marcher. Dans ces ruelles mornes et glacées. Enchevêtrées. Façades fermées comme des visages de cire. Filets de brume. De vagues lueurs, étouffées dans la très lente respiration du brouillard.

Un parfum d'eau de mer et de vase. Un petit chien gris me regarde. Dans une vitrine des automates figés — un singe aux couleurs pimpantes, un homme dans une boîte se faisant couper en deux par un magicien à moustaches en fer-blanc…

Et il y a cette rue. Quelques maisons aux vieilles façades imposantes. Des hiboux sont là — dans le cadre d'une fenêtre sans vitre. Côte à côte. Pures présences — ils me suivent du regard. Deux icônes. Odeur fauve ; textures et mouvements magnifiques. Deux créatures si sauvagement sombres logées dans ce grimoire de pierre. Cette maison qui regarde. Un arbre sort d'un mur. Je suis souvent passé devant. J'ai, en divers endroits — des mansardes sinistres où j'étais entré par effraction —, récolté des signes, je crois, de son passage (des cheveux noirs, un fragment de miroir

brisé, un papier cartonné rectangulaire avec une signature, une photographie déchirée représentant un œil de femme, une boule noire tenant dans la paume de ma main — incroyablement dense et lourde…).

Poursuivre dans la nuit l'explication des rêves.

Je rentre chez moi. La nuit n'a rien révélé.

À l'intérieur. Fenêtres scellées. Vitres noircies. Je tends autour de moi une membrane d'ombre.

Écrire ce qui se passe et ne se passe pas. Les détails. Les contempler comme à travers un globe de verre. S'y perdre. Je voudrais dormir mais ne peux pas. Tout stagne. Il me faut tout reprendre, tout réexaminer.

Corps froid comme la nuit. Rêves incertains et grisâtres, acides, métalliques. Comme la ville elle-même.

Enfant, la fenêtre de ma chambre donnait sur des entrepôts, des lignes de chemin de fer.

Tout cela effacé à présent.

Puis dehors.

L'aube lépreuse. Brouillard. Je marche. Enveloppé de brume, l'homme au singe passe à quelques mètres de moi. Il tient l'animal — un chimpanzé — par la main. Signe de tête. La brume les absorbe.

La chercher ne mène à rien.

Je me suis trompé.

Je l'attendrai dans ma chambre. Le temps qu'il faudra. Je n'en sortirai plus.

Acte manqué

Serge Cazenave-Sarkis

Je suis gentille.

J'ai mal.

Tout le monde se plie en quatre pour que mes journées soient légères. Moins douloureuses. J'ai mal, mais sans savoir réellement où… Toute expression a fui mon visage. Un étranger dirait que je suis sereine. Alors que pour mon entourage, mon impassibilité est synonyme de souffrance. Je possède toutes mes facultés. Il ne m'en manque aucune… je crois. J'y vois. J'entends. À présent, il m'arrive de chanter. J'apprécie les longues promenades… Par-dessus tout, je suis sensible au silence des forêts. À la solitude. Aux lectures aussi. À celles où sont absentes aventures et chronologie. Aux mots qui se suivent, aux phrases harmoniques, aux espaces, aux marges, à tout ce qui ne signifie rien et qui pourtant me transporte. Je peux lire avec intérêt trois pages d'un même mot pour découvrir à la toute fin un message. Une signification. Un sentiment. Trois mille fois le même corps de lettres… pas deux mille, ou moins, ou davantage… non ! Juste l'essentiel. Ce qui m'est offert — qui est à ma vue. Tout est si clair — puisque musique. Tout est musique !

Comme nous en avons pris l'habitude, la semaine dernière, nous sommes allées à Barcelone maman et moi.

Maman avait loué une belle voiture pour que je me sente comme une reine ! J'ai dormi durant tout le trajet. Les paysages, je m'en fiche un peu. En voiture, je préfère dormir. Le ronronnement du moteur me fait venir des songes que je ne fais nulle part ailleurs. J'ai chaud, j'ai froid. Je bouge beaucoup. Comme les chiens quand ils rêvent. J'ai toujours envie d'uriner. Je me retiens. C'est devenu un jeu, je dois trouver des positions adéquates pour résister à mes envies. Les oublier. Rechercher la bonne température pour mieux me rendormir. Ou au contraire presser fortement ma tête contre le bâti anguleux de la portière, pour goûter après une courte somnolence à la délicieuse douleur causée par le sang affluant dans mon oreille meurtrie.

Je dors beaucoup. C'est peut-être pour ça que je ne vois pas les jours passer. Maman a dit : « Ça y est, nous sommes arrivées, enfin !… »

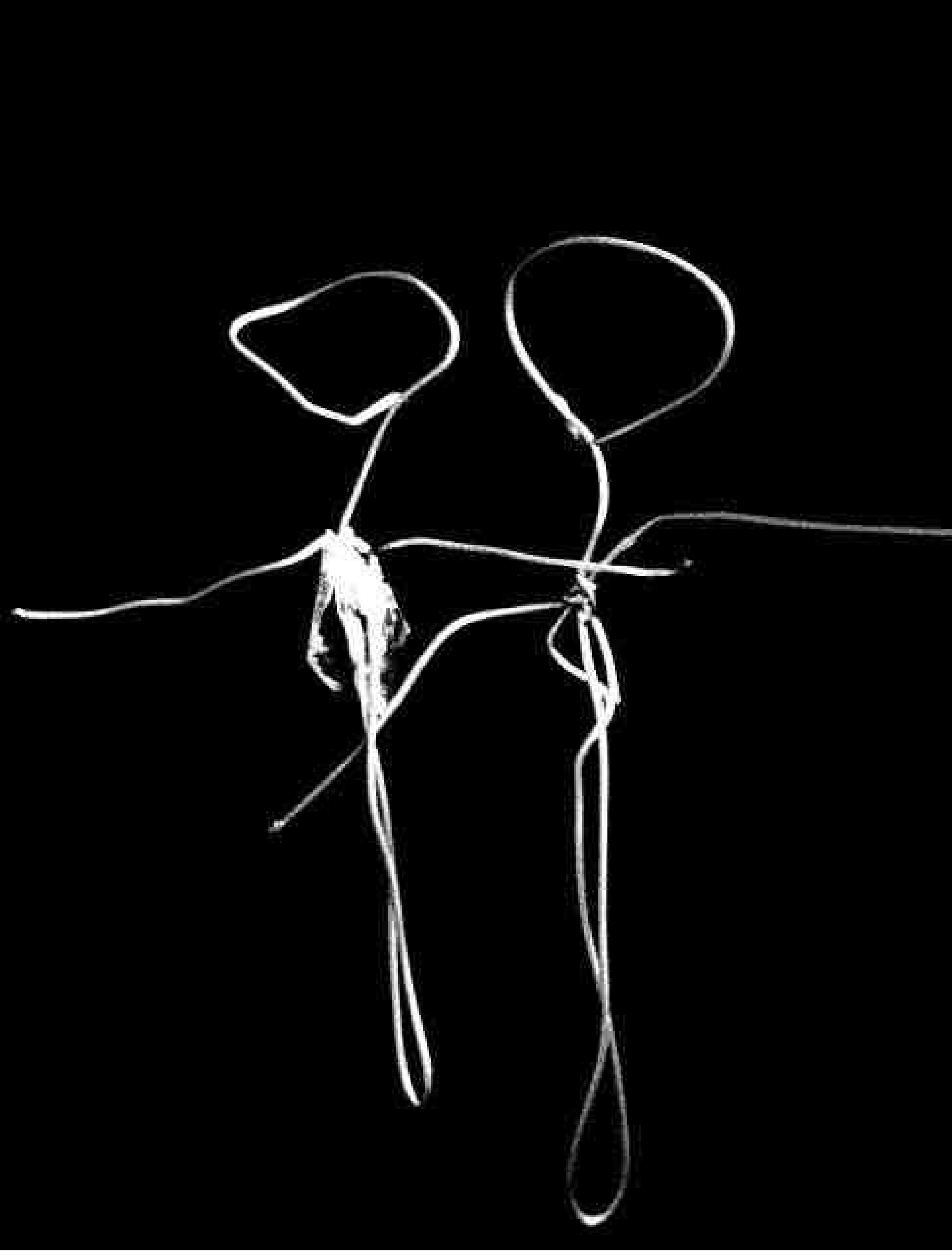
Son ami Sanchez nous attendait devant le delphinarium. Il me tardait de revoir Klip. C'est mon dauphin préféré. Il me parle. Moi, je l'embrasse. Il n'y a qu'au delphinarium que j'ai le droit de rentrer dans le bassin sans mes brassières.

Quand je nage avec Klip, maman est tranquille. Elle sait qu'il ne m'arrivera rien. Klip veille sur moi.

— Klip est à l'infirmerie, a dit Sanchez. (Maman m'a souri en faisant rouler ses yeux.) Mais tu verras, a repris Sanchez, Topaze est très gentil lui aussi !

— Va ! a dit maman.

Je suis rentrée dans l'eau. Elle était chaude. À la quatrième marche, j'en



Sur le fil, Élise Vincent

avais déjà jusqu'à la poitrine. J'étais inquiète. Je me suis retournée. Maman m'a encouragée :

— C'est bien, continue !…

— Tape la surface de l'eau avec le plat de tes mains ! m'a crié Sanchez.

J'ai tapé. Plusieurs fois. « C'est un timide ! a dit Sanchez. C'est parce qu'il ne te connaît pas encore… » Ça avait l'air d'amuser maman de voir que je m'éclaboussais pour rien. J'ai tapé plus fort, et plus vite. De plus en plus vite. Ça la faisait tellement rire que j'ai fini par oublier pourquoi je frappais l'eau comme ça… Quand tout à coup Topaze s'est dressé devant moi. Énorme ! Je n'avais jamais vu un épaulard d'aussi près. J'ai eu tellement peur que je suis tombée à la renverse. Au fond de l'eau, j'ai crié dans des bulles des mots qui n'existent pas et bu des litres d'un liquide qui avait un goût de pain frotté d'ail… Avant de perdre connaissance — après une brutale tentative de Topaze pour me ramener à la surface —, j'ai cru apercevoir maman serrée contre Sanchez qui s'éloignait en catimini loin du bassin des orques.

La première aspiration m'a arraché la gorge. Les suivantes ne m'ont laissé aucun souvenir. Il me semble que, comparé à l'hallucination qui me traversa la tête, elles furent douces. Voir des parties de sa vie défiler dans un éclair, dit-on. Je peux en témoigner.

J'ai six ans.

Nous roulons à vive allure en direction du passage submersible qui relie l'île de Noirmoutier au continent. Un homme est au volant. Sa nuque épaisse mange la naissance de son crâne. Il a les cheveux coupés court. Sa voix est puissante. Il crie. Ma mère est assise à ses côtés. Elle crie aussi. Elle sanglote. Elle renifle beaucoup. Elle finit par se moucher. Elle crie des mots grossiers. Elle l'insulte. Lourd, le bras de l'homme s'abat sur son visage. Nous passons le Gois, pédale d'accélérateur enfoncée. Personne ne s'est soucié des heures des marées. Maman saigne du nez. L'eau remonte. Par endroits des portions de chaussée sont déjà recouvertes. La voiture traverse les flaques en projetant de part et d'autre d'immenses gerbes blanches. J'ai peur. Maman s'est mise à frapper l'homme avec sa chaussure. Nous nous trouvons au milieu du gué. Deux kilomètres de route inondable de chaque côté. Plus question de revenir en arrière. La mer a presque tout envahi. Les essuie-glaces marchent à plein régime. Le vent qui s'est levé, par sautes, les décroche du pare-brise. Une écume grasse recouvre le capot. Je m'entends hurler — puis plus rien. Je mettrai des années à recouvrer l'usage de la parole… La voiture tangue. Les pneus n'accrochent plus le revêtement. Le courant nous pousse sur le bas-côté. La voiture frappe un rocher. L'airbag conducteur se gonfle instantanément. Nous glissons dangereusement hors de la piste. Le moteur tousse une fois, deux fois… s'arrête. Nous n'avançons plus. Nous partons de biais. Le balisage a disparu sous un demi-mètre d'eau. Le véhicule n'est plus contrôlable. Nous filons par l'arrière dans l'océan. Comment ma mère peut-elle encore frapper l'homme, alors que celui-ci lui hurle de rejoindre la balise refuge en ciment avant qu'il ne soit trop tard ? « Sauve-toi avec la petite, vite ! » répète-t-il, insensible aux coups. Rien à faire : elle s'acharne sur l'homme entravé. Jusqu'à ce que l'habitacle se remplisse d'eau… que la voiture disparaisse… que l'homme n'émette plus aucun son… qu'il se noie… qu'elle se libère… que… je ne sais plus…

J'avais six ans… Je ne sais plus.

Cet homme, c'était mon père — je n'ai aucun souvenir de son visage, et ne sais rien de sa vie. Son absence ? Une terrible maladie l'aurait emporté, ai-je toujours entendu…

Je ne garderai en mémoire que sa nuque, pareille à un pied d'éléphant planté dans le col d'une chemise trempée

de sueur et mouchetée du sang de ma mère. Rien d'autre. Jamais je ne chercherai à connaître la vérité. À quoi bon… puisque maman l'a voulu ainsi.

Rejetée in extremis sur le bord du bassin, je reprends conscience. Je suis en vie ! Aucun remous n'agite plus la surface de l'eau, ni maman ni Sanchez ne sont là pour me secourir. Je vomis des litres d'eau pendant de longues et douloureuses minutes, dans un inconcevable abandon. Le soleil tape fort. Je me glisse sous un banc où, à bout de forces, sans douter un seul instant du retour imminent de maman, je m'endors.

Quand je rouvre les yeux, le soleil est encore haut dans le ciel. Maman et Sanchez sont au bord du bassin. Ils ont l'air atterrés. Ils scrutent le fond de l'eau sans rien dire. Leurs gestes sont lents. Maman a sa bouche déformée des mauvais jours. Ses pommettes et ses joues sont mouillées de larmes. Sanchez s'apprête à lui mettre une main sur l'épaule. J'appelle : « Maman ! » Ils se regardent puis se tournent dans ma direction. Je suis contente de les voir. Ils me fixent comme s'ils voyaient un fantôme. Je sors de mon abri. J'ai mal à la mâchoire tellement je leur souris. « Maman ! » « Qu'est-ce que… ? » Elle ne peut en dire davantage. « Maman ! »

Plus question que je retourne à l'eau. Nous écourtons notre séjour. Sur le chemin du retour, de très mauvaise humeur, maman m'invite à m'asseoir auprès d'elle sur le siège passager. C'est la première fois que je suis assise à l'avant. Je peux tendre les jambes et choisir un programme sur l'autoradio. Il m'aurait plu de rester éveillée, mais c'est plus fort que moi : comme à mon habitude, je m'endors. Je fais un rêve étrange. Je suis sur un cheval au grand galop quand brusquement, en freinant des quatre fers, il cherche à me faire passer par-dessus sa crinière. Trois, quatre, cinq, six fois de suite… Jusqu'à ce que des voix se mêlent à mon songe. « Voulez-vous arrêter le moteur… » Un courant d'air froid me fait frissonner. « Pouvez-vous me présenter les papiers du véhicule, s'il vous plaît ? » Je me tourne sur le côté, j'entends dans mon sommeil maman qui répond : « C'est ma fille… » « Sa ceinture n'est pas attachée ! reproche la voix. Voulez-vous bien nous suivre, s'il vous plaît !… » Je ne rêve pas, maman est en grande discussion avec deux motards de la gendarmerie. Je perçois des bribes de phrases. « À quoi jouez-vous ? » « Votre comportement… » « Qu'allez-vous penser ! C'est ignoble ! » « On ne pile pas à plusieurs reprises sans raison ! » Du coin de l'œil, ils m'observent. Ils grimacent. « C'est ignoble ! » crie encore maman. L'histoire se finit dans un poste d'autoroute, où après un sévère avertissement on nous laisse repartir.

Jusqu'à la maison, les traits tirés, maman garde le silence. Bien sanglée sur la banquette arrière, je reste éveillée.

Ces derniers jours, maman passe de longues heures au téléphone avec Sanchez. Je ne la reconnais plus. Elle est sombre. M'évite. M'appelle sèchement par mon prénom. Plus « mon bébé ». Je la dérange… Je l'irrite… Je l'incommode…

J'ai presque fini d'avaler la boîte de punaises, et le cirage aussi… Demain, si je ne suis pas morte, je mangerai les pics à bigorneaux — ceux qu'on a ramenés d'Espagne, avec les petites billes de couleur au bout de leurs tiges… et puis, si ça ne suffit pas, je fouillerai dans l'armoire à pharmacie de la salle de bain, et dans le placard interdit de la cuisine, sous l'évier.

Je ne crois pas au hasard.

Je ne cherche pas à savoir pourquoi, mais depuis notre retour maman ne les ferme plus à clé.

Témoin

Lauren Bourguignon

J'ai grandi ici. À l'abri, serré contre les autres. Mais pas trop, la preuve. Tous les bruits ont doucement changé, l'air aussi. En fait, presque tout.

Je vois depuis longtemps la grosse pierre dans l'allée charretière, granit usé maintenant sous les passages ; elle était ronde, crevait le sol comme une racine autrefois ; c'est aujourd'hui une rigole grise, les charrettes n'existent plus et seuls les promeneurs la frôlent, s'en écartent ou l'enjambent.

Il y avait le train, c'était amusant. J'en avais peur quand j'étais petit, trop pour l'apercevoir ; ce vacarme sans image, sans avertissement m'affolait alors que je riais des tempêtes… âge immortel et téméraire.

Quand ma taille m'a permis de l'apercevoir, j'ai compris qu'il n'y avait rien à craindre. Son ronron, ses cris de métal et son souffle au fur et à mesure qu'il approchait me tiraient souvent de ma rêverie, à l'automne, quand l'engourdissement me gagnait.

L'ancienne voie ferrée, inutile à présent, horizontale parfaite dans l'imbroglio de verdure et de verticales brunes, ressemble à une grosse entaille.

Nous rêvons de l'assiéger, de l'envahir, de l'absorber pour reconquérir enfin cette blessure sèche. Un jour, peut-être…

Lui, je le connais depuis qu'il est venu la première fois. En culottes courtes, godillots, genoux de croûtes, les mains serrées sur un bâton. Il a fait plusieurs fois mon tour et s'est assis au creux de mes racines crevassées qui lui faisaient un trône. Je sentais son petit dos souple et tiède appuyé fort le long de mon corps ; il est resté là, tranquille.

Il est revenu plus tard, avec les autres. Il faut suivre un chemin tout bordé d'orties pour arriver à la clairière, lacis d'itinéraires animaux empruntés par quelques explorateurs. Il s'est un peu élargi et son sol s'est durci quand les enfants ont fait de cette forteresse végétale leur terrain de jeux, le royaume secret connu d'eux seuls, leur imprenable fief.

J'aimais tellement leurs cris, leurs rires et tous ces mouvements d'infatigables valseurs. Les jours où la pluie les surprenait, et que les gouttes commençaient à claquer sans pitié sur leurs dos courbés dans la course, vite, vite, ils venaient sous mon aile, riant de leur impunité, poussins piaillants et saufs.

Puis ils ont grandi, bien sûr, et m'ont abandonné. Plus de cabanes, d'escalade sur mon corps tordu, de récolte de glands, projectiles lors de batailles fratricides. J'ai respiré les fumées âcres de leurs premières cigarettes, partagé leurs histoires, témoin muet de leurs serments. Les voix sont devenues plus graves, les corps se sont transformés tandis que je prenais de l'âge, m'enfonçant un peu plus dans ma mère, descendant plus bas,



Innocent, Alissa Thor

doucement, ma tête frôlant les étoiles. Ils sont venus moins souvent.

Ils restaient peu de temps, engagés dans d'autres rêves.

Il a continué à venir, seul ou avec un gros chien qui dormait le long de sa jambe quand il s'asseyait contre moi. J'aimais ce contact, son dos était devenu dur et large ; son trône maintenant trop petit, il avait changé de place et ne se lovait plus au creux de mes racines mais s'appuyait sur mon écorce grise, qui savait encore le poids de son corps la première fois, quand, gros comme un faon, fragile comme une primevère, il s'était assis. Ma peau saurait jusqu'à la fin la chaleur, la douceur, le moelleux abandon de cette alliance.

Il aimait lire adossé à moi, ou fumer une cigarette parfumée, jouir de la paix totale, absolue de cet endroit plein d'éternité et d'éphémère. Le temps alors, subtilement, se transformait.

Quelquefois, il chantait des airs d'opéra en forçant un peu la voix, et ces trilles finissaient souvent en un joyeux éclat de rire ! Ou bien il sifflait des airs amusants et cela me changeait du raffut assourdissant des pies criardes et volubiles dans l'air élastique du soir.

Par un après-midi de mai, il est venu avec elle. Ils marchaient en murmurant, l'un derrière l'autre, avec précaution, empruntant le chemin du sanctuaire avec respect, proches du mystère.

Il l'invitait, lui faisait l'honneur de partager son asile, son endroit à lui sur terre, se découvrait, lui offrant ainsi un précieux morceau d'intimité, qui parlait de lui mieux qu'il ne l'eût fait lui-même.

Je savais combien il était heureux et fier de lui montrer ce royaume d'enfant, ce lieu aimé et vivant, cette place forte.

Ils sont restés un peu, ont joué aux visiteurs en s'esclaffant, ses mains caressant mon écorce tandis qu'il lui souriait.

Le bois donne un concert permanent ; mille bruits de vie au printemps, d'autres l'été… puis viennent les jours froids et sombres où tout s'engourdit sans pourtant disparaître, bruissant, respirant, volant. La nuit alors, rarement, j'entends un bref instant le silence friser l'air autour de moi, sur ma peau. Chœur parfait.

Ils se sont enfoncés dans le labyrinthe végétal, emportant avec eux la musique de leurs voix.

Je les revis ensemble ; ils se frôlaient en marchant, les doigts mêlés, baissant la tête pour éviter les branches souples qui griffaient le passage. Leurs voix joyeuses résonnaient sous le couvert, perçaient la lumière striée du sous-bois.

Ils s'assirent, nichés contre moi, deux comploteurs, serrés l'un contre l'autre comme deux arbres siamois.

Enfin il se leva, sortit de sa poche un couteau et l'enfonça dans l'écorce, s'appliquant au dessin qui brûlait ma peau, la marquant à jamais de signes profonds. Elle le regardait faire, l'admirait, amusée.

Il passait les doigts sur les plaies humides, les caressait, les lissait en flattant mon tronc comme on récompense une monture soumise. Elle vint contre lui, ils se soudèrent doucement, les fougères les engloutirent.

Ils étaient allongés l'un contre l'autre, regardaient en bavardant la dentelle des rameaux verts dessiner le ciel, écoutaient distraitement les vocalises des oiseaux en essayant de les reconnaître, immobiles. Ils ont quitté ma voûte au soir tombant, silencieux et légers.

L'été passa et souvent il l'attendit, assis contre moi, chiffonnant l'herbe dans ses doigts et guettant son arrivée ; il était toujours le premier. Elle le rejoignait et leur bal recommençait. J'avais pris l'habitude de les attendre moi aussi, d'une certaine façon ; j'aimais cette présence.

Je sais qu'il vient, je sens son pas lourd ce soir résonner sur la terre. Le voilà, front bas, mains tordues et agitées. Il fouette les orties du chemin avec une badine brune en serrant les dents ; il ne s'assied pas, il traverse la petite clairière puis revient sur ses pas, absent. Le jour est tombé, les oiseaux se sont tus, la forêt bruisse et craque, la voilà. Elle vient vers lui avec désinvolture et tous les deux se parlent ; elle tourne autour de lui et leurs voix montent, je l'entends crier et la regarde partir, vive et seule ; il s'appuie sur moi, la tête dans les mains, et reste ainsi jusqu'à la nuit, lourd, soudé à son radeau vertical.

Les jours passent et l'été s'allonge, parfumé et jaune ; tout autour de moi rayonne, gorgé de lumière, de vie végétale, animale ; la terre s'épanouit et offre au ciel un total abandon, une invitation à la paix, à la confiance et à la beauté parfaite. Les jours passent et ils ne viennent pas. Ils ne viennent plus.

Mes feuilles ont bruni, mon écorce imperceptiblement s'est durcie. L'ocre et la brume du soir vont petit à petit venir à bout de nos abondances, et doucement, doucement, nous allons redevenir de squelettiques encres de Chine, immobiles et sereines. Nous attendrons alors sagement et sans peur, puisque nous savons, la renaissance.

Le voilà. Je reconnais sa marche, le bruit de ses respirations, les mouvements de l'air qu'il traverse pour venir s'agenouiller devant moi. Il est venu tant et tant de fois, des centaines sûrement, plusieurs fois par jour quand il était petit, quand il faisait des feux près de moi, ou qu'il enfouissait dans la terre les dépouilles de petits animaux morts, ou simplement pour me murmurer des secrets précieux, là, proche et confiant.

Maintenant il est recroquevillé, bossu, et je crois qu'il pleure. Il attend, il regarde vers le chemin et guette une arrivée ; il se lève et ne cesse d'aller et venir, de revenir vers moi et puis soudain, il se rue vers l'entrée de la clairière.

Le silence m'engloutit.

Il n'est jamais venu à cette heure où le jour se devine. Tout est noyé de brouillard, de silence ; une lueur grise nimbe nos silhouettes. Alors je le vois. Je le vois venir à moi, et je ne le reconnais pas.

Une corde serrée dans ses mains.

Mise en abyme

Patrick Sirot

Soixante-cinq.

Monsieur M referme la chemise, après avoir inscrit sur la couverture sa note de synthèse manuscrite : « Nouvelle médiocre, histoire de vampire qui cherche son reflet dans le miroir, écriture trop maladroite et confuse. »

Il ajoute en lettres capitales : « REFUSÉE ».

Depuis six ans, il siège comme membre permanent du jury pour le concours de nouvelles organisé par la librairie L'Eco spécialisée dans le roman noir.

Sur les soixante-six nouvelles à lire, il ne lui en reste plus qu'une : il pourra ensuite retrouver ses collègues au restaurant Chez Émile pour déguster des marennes d'Oléron accompagnées d'un verre de muscadet sur lie.

Il est loin d'imaginer ce que cette dernière nouvelle lui réserve, à commencer par son titre : *Il n'en reste plus qu'une*, une tautologie imposée par le hasard. Le dernier manuscrit de la dernière pile du dernier tas se trouve être indubitablement l'unique et dernier texte à parcourir.

Il s'installe, calé au fond de son siège, heureux de voir le bout de cette journée éprouvante.

Les lectures, les notes de synthèse, les décisions à prendre, le dîner de la veille trop arrosé, sans compter une digestion difficile et une nuit agitée, l'ont épuisé…

Des gouttes de sueur perlent à la surface de son front dès la lecture des premières lignes. Elles relatent en détail ce qui vient de se passer, là, à l'instant !

Le miroir, le vampire, les soixante-six nouvelles, tout est écrit, décrit : le restaurant, les huîtres, le muscadet, et jusqu'aux gouttes de sueur qui coulent le long de ses tempes.

Effrayé, il referme promptement le manuscrit sur la table. Il plonge dans un abysse d'incompréhension. Ses avant-bras, fermement posés sur le texte comme pour empêcher cette fiction de s'échapper du papier et atteindre le réel, se tétanisent.

Il se met à trembler. Il se demande s'il est devenu fou.

Il tente de se raisonner : « Je dois absolument me calmer, respirer, respirer, respirer par le ventre… C'est le surmenage… Plusieurs nuits que je ne dors pas, toutes ces histoires, toutes ces images tous ces mots ont excité mon imaginaire… La fatigue se joue de moi à présent… Elle invente ce mauvais tour pour inciter mon corps à quitter la table de lecture… Mes pilules, où sont mes pilules ?… »

Tout en gardant une main sur le manuscrit, il cherche de l'autre dans son cartable la petite boîte en métal qu'il trouve enfin. Il avale une pilule, puis

Sa Majesté des corbeaux, Frédérique Longrée >



deux. Elles lui ont été prescrites par le médecin en cas de panique et de crise d'angoisse aiguë.

Les battements de son cœur s'accélèrent. Il tente de reprendre ses esprits, essaie de se calmer pour pouvoir réfléchir : « C'est bientôt l'heure. Madame A ne devrait pas tarder à venir récupérer les nouvelles… »

Madame A est la propriétaire de la librairie et l'organisatrice du concours. Très pointilleuse quant au protocole, elle a imposé à chaque membre du jury le même temps de lecture et lui a interdit de sortir du petit bureau individuel où il siège tant qu'il n'aura pas terminé son travail.

« Reprends-toi ! Qu'est-ce que tu risques, enfermé seul dans cette pièce ? Tu lis les dernières pages, tu les annotes, tu les rends à madame A et tu vas te prendre une bonne cuite chez *Émile*, où tu te moqueras toi-même de cette crise subite ! »

Malgré l'angoisse qui l'envahit peu à peu, il réussit tant bien que mal à se convaincre de lire cette ahurissante nouvelle.

Il poursuit sa lecture, la nouvelle continue à décrire ses moindres faits et gestes, ses perceptions, ses émotions aussi. Il insiste, malgré la crainte de devenir fou, il veut savoir, connaître la fin de cette histoire…

Six feuillets, seulement six feuillets, se dit-il, et cette infernale aventure de lecteur cessera.

Il pense tout en lisant le manuscrit (où il est écrit : *je pense tout en lisant*), qu'il pourrait lire plus vite, pour éviter la correspondance temporelle entre ce qu'il vit et ce qu'il lit.

Il pense également se débarrasser du texte : il lui suffirait, sans le lire, d'inscrire au crayon sur la couverture « REFUSÉE » et l'affaire serait faite.

Mais l'étrangeté de la situation le fascine.

Quelle que soit la stratégie qu'il élabore, elle se trouve rédigée dans les diaboliques feuillets de la nouvelle.

Seulement quatre-vingt-dix lignes examinées, il pense que le texte finira par avoir sa peau.

Il lit : *Seulement quatre-vingt-dix lignes examinées, le texte finira par avoir ma peau*.

Le règlement stipule aux candidats du concours un maximum de six feuilles tapuscrites en Times New Roman taille 12. Il n'en est qu'à la troisième page.

Il lui semble que c'est le texte qui lui impose son propre rythme de lecture. Il est impatient d'en finir.

La porte s'ouvre. Madame A vient l'informer de sa décision d'augmenter de quinze minutes la durée de lecture initialement prévue, car les autres membres du jury rencontrent des difficultés. Il s'empresse de demander quelle est la nature de leur embarras.

Elle répond : « Ils se plaignent de la fatigue qui pourrait altérer leur jugement, ils réclament un temps de pause. » Gêné, il explique à madame A que lui aussi éprouve une grande lassitude et lui demande avec insistance s'il peut abandonner là son travail.

Il argumente, bien maladroitement : « Soixante-six, soixante-cinq, une de plus, une de moins… »

Elle lui répond sèchement, très agacée par sa remarque : « Je ne sais pas ce que vous avez tous, ce soir ! »

Et ajoute d'un ton glacial : « Monsieur M, s'il vous plaît, n'en rajoutez pas : il y a soixante-cinq nouvelles, pas soixante-six. Il faut que tout soit bouclé d'ici un quart d'heure, pour ensuite mettre en commun vos notes et délibérer dans la grande salle afin de déterminer le nom de notre lauréat. »

Elle se retire et claque la porte.

Il reste interdit.

Il se lève du fauteuil, se déplie, s'étire.

Il marche de long en large dans la pièce qui semble rétrécir au fil des heures. La crise de panique continue son travail destructeur.

Elle frappe plus fort. Les tremblements reprennent, ses pensées sont à nouveau confuses.

« Elle se trompe, je recompte : soixante et une… soixante-deux, soixante-trois… soixante-quatre… soixante-cinq et cette dernière sur le bureau, soixante-six… C'est bien ce que je pensais, madame A s'est trompée ! Ou est-ce ma santé mentale qui est atteinte ? Est-ce que cette dernière nouvelle est une hallucination ? D'où vient ce texte ? Il n'existe pas ! Il réfléchit, comme un miroir, une sorte de satanique mise en abyme dans laquelle je perds mon âme. »

Pris d'un accès de fièvre, monsieur M se met à lécher les feuillets de la nouvelle, il tente avec frénésie d'effacer les caractères typographiques par sa salive.

L'encre des mots se dilue. Sa langue devient noire.

Il sort de la pièce, tout son corps tremble, il cherche de l'air pour respirer.

Il avance dans le couloir. Ses jambes le portent à peine, il titube. Avant même d'arriver à la salle des délibérations, il s'affale de tout son long sur le linoléum. Une étrange bave noirâtre s'écoule aux commissures de ses lèvres.

Il est mort.

Bientôt vingt et une heures, Y regarde sa montre, il manque de tomber du perchoir précaire qu'il a bricolé avec des caisses et des cagettes trouvées dans la cour intérieure. Il les a montées les unes sur les autres pour atteindre l'une des petites fenêtres extérieures de la librairie.

Il veut vérifier et apprécier la réussite de son stratagème. À travers la lucarne, Y fixe le couloir. Il attend.

Il voit enfin apparaître M, ou plutôt ce qu'il en reste : un pantin désarticulé qui titube. Il observe avec délectation son agonie, contemple l'image de cet homme qui s'égare dans l'espace. Les mains n'agrippent plus, les jambes chancellent, les pieds glissent, il tombe pâle comme une feuille de papier, les bords perdus des lèvres maculés d'encre.

Monsieur Y sourit : il garde le triomphe modeste car il ne pensait pas, hier, que la suite serait si aisée…

Hier matin, monsieur Y se trouve dans le train à grande vitesse qui le conduit vers le lieu du crime qu'il a planifié. Il a choisi sa victime. Il sait précisément la manière dont sa vengeance va s'exercer ; c'est pourquoi, en ce milieu de semaine, il est assis à la place 27 de la voiture numéro 3. Il attend.

Une colère froide l'habite. Il ne se remet pas de son échec passé. Le 5 avril de l'année dernière, il a appris par courrier que sa nouvelle n'avait pas été retenue. Pour quelles raisons ? Aucune explication ne lui a été donnée.

Depuis ce jour, une idée fixe ne le quitte plus : il veut que quelqu'un paye.

Le train démarre. La mallette posée sur ses genoux contient quelques feuilles de papier, un stylo-plume, un petit carnet, un flacon à moitié rempli d'un liquide transparent semblable à de l'eau et une boîte en métal renfermant des pilules.

Sept à huit places devant lui : il reconnaît les membres permanents du jury, monsieur B, éditeur, mademoiselle E, journaliste littéraire, et bien sûr monsieur M, auteur. Il les a identifiés rapidement grâce aux photographies publiées sur le site de la librairie L'Eco.

Il demande poliment à la personne installée derrière eux, une vieille dame charmante, si elle veut bien intervertir sa place avec la sienne. Elle accepte.

Il écoute alors et ne perd rien de leurs conversations. Il prend des notes sur son petit carnet noir de la main droite, sans lâcher sa mallette de la main gauche.

Son plan se clarifie, il en élabore les différentes étapes.

Lors du changement de train, profitant de la bousculade, il parvient à entrer dans le compartiment de monsieur M. Il s'assoit à ses côtés.

Monsieur B et mademoiselle E, retardés par le poids et le volume de leurs bagages, ont dû prendre place dans un autre wagon.

Monsieur M est un homme nerveux et bavard.

Y le connaît bien, depuis des semaines qu'il examine et analyse son comportement.

M discute, exalté, avec un voyageur. Il parle des retards de trains inadmissibles, des grèves, des avantages sociaux, tout y passe : les syndicats, la gauche, la droite…

M s'écoute parler et son agitation permet à Y d'escamoter la petite boîte de métal dans sa valise entrouverte. Puis, utilisant les toilettes, il remplace en toute quiétude les pilules par les siennes et remet avec la même facilité la petite boîte dans le bagage de monsieur M.

Le train arrive à destination, le bleu de la passerelle de la gare rappelle à Y le ciel azur de sa région.

En ce début d'après-midi à la librairie L'Eco, madame A reçoit ses invités.

Cinq gros cartons, tous remplis par soixante-cinq nouvelles, trônent sur une grande table. Le public attend qu'ils soient remis solennellement aux membres du jury.

Madame A, responsable du protocole, après un bref discours de bienvenue, insiste sur le respect du règlement et demande aux jurés de prendre le plus grand soin des paquets qui leur sont confiés. Elle précise qu'ils peuvent commencer dès ce soir leur lecture mais que les annotations se dérouleront le lendemain à huis clos.

Monsieur Y s'informe du programme auprès d'un journaliste. Il apprend qu'un dîner, réunissant les organisateurs du concours, les membres du jury ainsi que quelques politiques et notables de la région, est prévu dans l'établissement Chez Émile, l'unique hôtel-restaurant de la commune.

Il réserve une chambre pour la nuit et une table pour le soir.

Le repas bien arrosé se termine. Monsieur M, un peu ivre, s'efforce de tenir debout, accoudé au bar. Il est seul, le carton de manuscrits à ses côtés. Il sirote un digestif. Les autres personnes ont regagné leurs chambres.

Y l'apostrophe, il se présente comme un lecteur assidu de ses ouvrages. Il le complimente sur son écriture et lui demande s'il souhaite prendre autre chose. M l'autorise à lui offrir un dernier verre. Il bredouille entre les dents une sorte de merci puis fixe loin dans le miroir du comptoir son reflet, pour ne dialoguer qu'avec lui-même.

Tout en l'écoutant marmonner, Y glisse discrètement la soixante-sixième nouvelle dans le fond du carton, sous les soixante-cinq autres.

Le restaurant se vide, les lumières s'éteignent, Y prend congé de M.

Avant de monter dans sa chambre, il se retourne pour le regarder en bas de l'escalier.

Il distingue dans la pénombre sa silhouette osciller, elle se maintient tant bien que mal à la verticale. Il sourit. Il pense à ce que renferme les pages de ce soixante-sixième manuscrit.

Il se dit que la saoulerie de monsieur M n'est rien comparée au calvaire qui l'attend.

Vendredi, au poste de police judiciaire, un agent tape sur son clavier. Il poursuit son rapport sur le décès d'un des jurés du concours de nouvelles local, retrouvé mort dans la libraire L'Eco :

« ...mort par crise cardiaque due à un empoisonnement. Des feuilles de papier ordinaire ont été retrouvées sur le sol dans la pièce où la victime a passé plusieurs heures. Il a été constaté après analyse du laboratoire scientifique que lesdites feuilles, au nombre de six, ont été imbibées du même produit que celui découvert sur la langue et les extrémités des doigts de la main droite de la victime. Ce produit toxique, un mélange liquide de stramoine et de morelle noire, excite à une vitesse fulgurante les neurones, provoquant une hystérie accompagnée d'hallucinations. L'accélération cardiaque qui en résulte peut entraîner la mort chez les personnes sujettes à des crises d'angoisse. Ont été retrouvées sur les lieux et dans l'estomac de la victime plusieurs pilules de MDA (3,4-méthylènedioxyamphétamine), une drogue proche de l'ecstasy qui augmente la fréquence cardiaque et la pression artérielle. D'après le rapport d'autopsie, ces deux facteurs conjugués ont provoqué la... »

Ce même vendredi, dans les toilettes du train qui le ramène chez lui, monsieur Y verse le reste du contenu du flacon dans le bidet. Il retourne s'asseoir à sa place et poursuit la lecture d'un de ses romans préférés.

Cette histoire moyenâgeuse d'enluminures, de bibliothèque cachée, d'inquisition, d'intrigues et de meurtres mystérieux le fascine.

Quelque temps après cette soirée funeste, madame A, traumatisée, a quitté la région.

La librairie L'Eco a été vendue à un herboriste apothicaire.

Cinq micro-nouvelles

D'après les photographies de Louise Imagine

***Louise Imagine, notice biographique* – Laurent Gonzales**

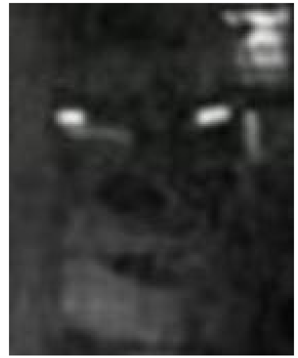
Louise Imagine est une chasseuse de spectres du début du XXIe siècle. Pionnière de la recherche de visiteurs de « l'au-delà », elle aura l'intuition géniale que les lieux abandonnés des hommes sont, a contrario, particulièrement prisés des spectres. Elle démontrera que ceux-ci viennent dans notre univers attirés par nos penchants coupables pour la laideur et par notre propension paresseuse à l'accepter. Pendant les dix ans que durera sa carrière, Louise Imagine apportera la preuve irréfutable de l'existence d'un autre monde et des passages que ses habitants entretiennent avec le nôtre.

Elle arpentera les entre-lieux faméliques et désincarnés de la civilisation occidentale du début du XXIe siècle. On la verra dans les musées minuscules du coquetier ou de la manche à air, sur les parkings de zones commerciales criardes et épuisées ou sous les dessous douteux de friches industrielles anémiées.

Il n'y a pas consensus parmi les « spectralistes » mais l'on peut distinguer plusieurs périodes dans son travail. Citons les plus remarquables : boîtes de nuit de province les mardis soirs, lycées en été ou portes de prisons. Sa période la plus prolifique reste sans conteste la période « pavillons » (zones pavillonnaires en hiver, en semaine et sous la pluie).

Louise Imagine a mystérieusement disparu le 1er décembre 2026. Ses proches soutiennent qu'elle a préféré « rester dans l'autre monde » (thèse sujette à caution). Néanmoins, ses biographes s'accordent à dire qu'à la fin de l'année 2026, Louise Imagine tendait à ressembler aux spectres qu'elle affectionnait tant. Se nourrissant principalement de temporaire et d'impalpable, elle avait perpétuellement le sourire aux lèvres : devant une marguerite entre deux dalles de béton, en entendant le chant d'un moineau à la gare de Lyon, dans un cœur dessiné sur une vitre d'autobus, devant un casse-noisette en panne en vente au marché aux puces.

Certains prétendent avoir pris son spectre en photographie : dans une part de pizza séchant sur un évier, dans un casque MP3 qui ne marche que d'un côté, dans un tour de magie raté. On l'aurait vue dans une école pendant la récré, sur un grain de riz jeté sur la mariée, dans un bisou dans le cou, à deux sous un parapluie. Dans un pas de tango ou une balade à vélo, à l'arrière d'un Kangoo, dans un cri dans la nuit. Sur un accord de banjo, et même dans un Monoprix. Dernièrement enfin, dans un grain de folie.



Spectre (détail)



***Sur le quai* – Serge Cazenave-Sarkis**

Je suis venue seule.

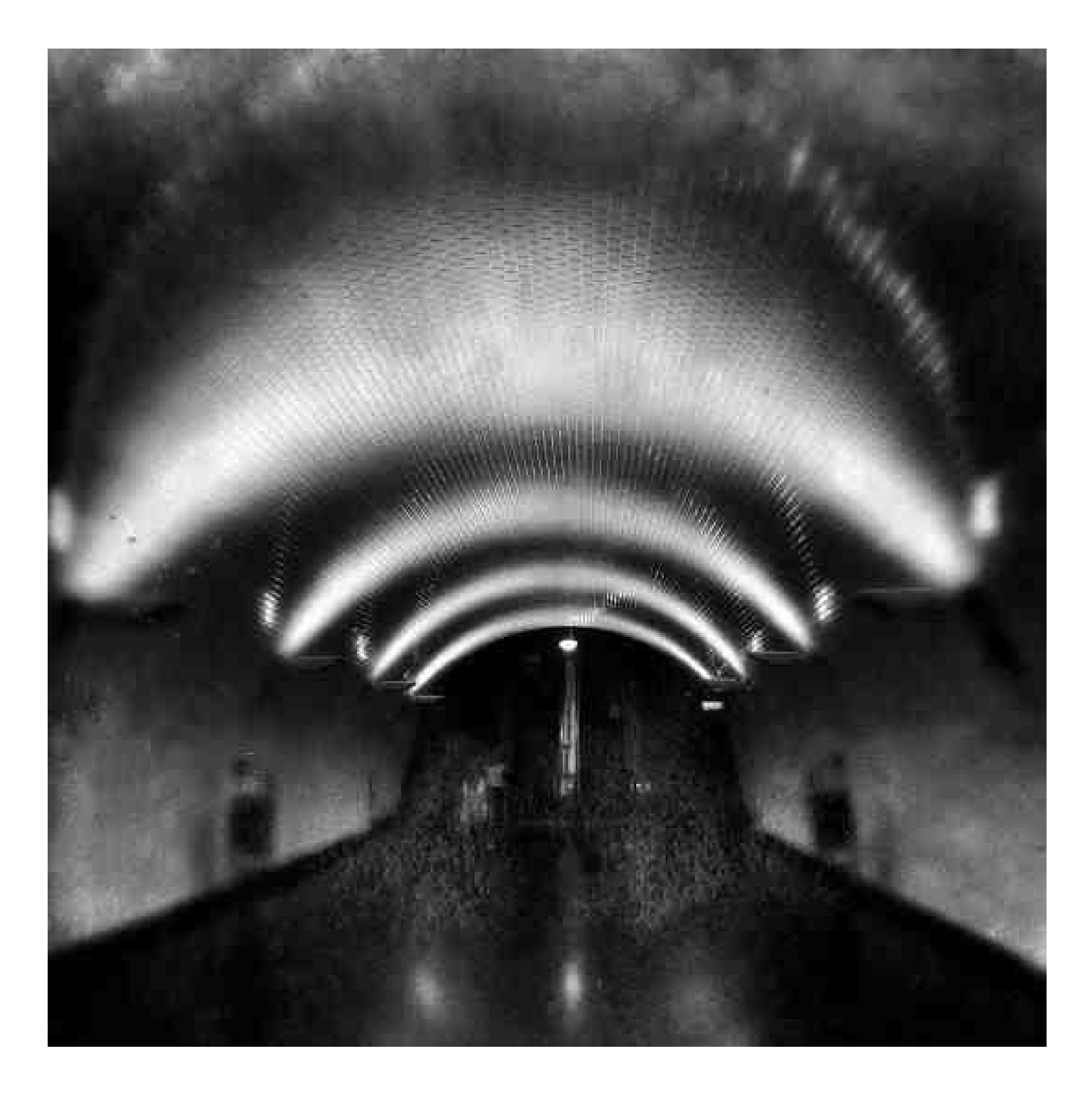
Les jambes de Tina sont dans un sale état. Elle ne peut plus les bouger. L'oncle a cogné plus fort que d'habitude. J'ai cru qu'il allait la tuer. En plus de la mienne, je dois ramener sa part. C'est la loi. La règle de la tribu. Je sais que je n'y arriverai pas. Demain ce sera mon tour, je risque de ne pas être belle à voir.

Pour rattraper le manque à gagner, je sais ce qu'on attend de moi, ce qu'il me restera à faire… l'odeur acide et métallique qui se dégage des voies souterraines me le rappelle. J'aimerais bien ne plus avoir à piquer dans les sacs des gens, faire la manche… ou pire encore. J'ai des haut-le-cœur rien que d'y penser.

Je pourrais décider de ne plus rentrer, mais l'oncle m'a dit que si un jour je quittais le navire, il tuerait maman et mettrait de force Tina sur le trottoir, et que s'il me prenait l'envie d'aller tout balancer aux flics, il me retrouverait, m'arracherait les yeux, me casserait les dents, et après m'avoir coupé la langue, la donnerait à manger aux chiens. Pour bien montrer qu'il ne plaisantait pas, il a sorti le tisonnier du feu et l'a planté dans le ventre de sa chienne préférée qui allait mettre bas. La pauvre bête est morte au matin après avoir agonisé toute la nuit derrière les poubelles. Personne n'a eu le courage d'aller l'achever en lui écrasant la tête sous une pierre ou en la lui tranchant avec une pelle comme on le fait pour zigouiller les rats.

Je ne sais pas pourquoi, mais aujourd'hui plus que les autres jours, le bruit que font les motrices en pénétrant dans la station m'invite, maternelles, à me glisser sous elles.

Laisser passer la prochaine rame, me jeter sous la suivante, et abandonner sur ce quai l'ombre de mon enfance.



***Dans le gris* – Cédric Harlé**

D'où viennent ces gouttelettes qui chantent à mes oreilles ? En quel pays m'a-t-on abandonné pour qu'il y pleuve sans ciel ni nuages ? Je sens une chape de béton autour de moi, et un bourdonnement incessant qui harcèle mes tympans. Sur ma peau dansent des impacts sans couleur, et un brouillard épais m'emplit la bouche d'une âcreté sévère qui ne dit pas son nom. Aucun sol n'a jamais été aussi dur sous mon crâne, des vibrations en émanent, me traversent et résonnent dans mes organes. Est-il possible qu'un jour mes yeux s'ouvrent à nouveau ?

Il y eut un hier. Je ne peux en douter. Mon être n'est pas apparu ex nihilo, et ma conscience sans mémoire ne se souvient de rien sauf d'avoir eu une existence. Je voudrais me secouer et renaître au monde, mais si mes sens m'assaillent de signaux, il semblerait que mon cerveau ne commande plus aucun de mes muscles.

Dans les vapeurs éthérées où je navigue, je perçois les relents d'une chaleur récente dont les radiations n'ont pas fini de me cuire. Voilà que la douleur pétille en périphérie de mon système nerveux, elle s'approche et je sais qu'elle va me dévorer. La moindre de mes cellules s'apprête à souffrir, je l'ai compris, et lorsque le bourdonnement cessera, l'explosion sera totale. L'influx prend de la vitesse, accélère exponentiellement, les signaux convergent le long de mon rachis, se jettent sur mon hypothalamus et me submergent. Une fraction de seconde avant de hurler, je me souviens de l'intégralité de mes connaissances en neurosciences. Mon corps n'est plus qu'une déchirure, un cri désespéré : j'ai échoué. Avant de perdre connaissance, j'entends des pas, puis une voix : « Il a bougé ! Il est vivant ! »



***L'inconnue* – Lauren Bourguignon**

Je dérivais sur les trottoirs infinis depuis le début de la matinée. La rue m'attirait. J'allais vers une transe apaisante et il me semble que je commençais à fredonner quand je l'ai vue.

Un point fixe, une pupille, un axe autour duquel le kaléidoscope urbain s'articulait en tintinnabulant. Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé à ce moment-là à Ar-Men, au phare de la Jument, aux éclats de lumière au sein du chaos.

Elle était plantée sur la première marche, au milieu de l'entrée du métro… un Cerbère à l'envers ? Corps de danseuse et chevelure alezan, je ne voyais que son dos, statue de peau vibrante qui mettait en suspens le fil du jour.

J'étais fasciné par cette présence sans regard, devenu guetteur ardent, tendu dans l'arrêt. Était-elle une étrangère perdue dans le ventre de la cité ? Elle n'avait pas de bagages, rien qu'un minuscule sac qui ponctuait sa hanche. Peut-être alors une amante en attente, égrenant, immobile, les yeux clos sur un rêve, les minutes qui la séparaient du voyageur souterrain ?

Des bribes de vacarme venaient me tirer vers la réalité de la rue, acides et sonores, assez pour rompre mon apnée. Je m'avançai vers elle, prudent, redoutant presque une volte-face qui anéantirait le charme de cette injection d'émotions… Serais-je alors changé en pierre, ou déçu ?

J'ai laissé l'air puissant m'envahir et j'ai fermé les yeux, en repensant aux phares. Puis j'ai regardé la rue, l'entrée du métro, le ciel… sans elle. La rue l'avait avalée, ou l'escalier… Peut-être était-elle passée devant moi, ombre légère absorbée par la bruissante multitude.

Je ne saurais jamais le visage, les yeux, le sourire de cette femme, ni sa voix.

Depuis, j'imagine des grains de peau, des soies de chevelure, des nuques douces quand je marche dans la rue, espérant y deviner le visage de l'inconnue des escaliers.



***La cigale et l'agonie* – Sébastien Chagny**

Enfant, regarde bien l'insecte que tu as ramassé. C'est une cigale sans cymbale, une mourante femelle qui va s'achever pour pondre. Cinq cents œufs ! Lesquels engendreront autant de larves, des larves souterraines, anophtalmes, aux pattes prothoraciques térébrantes, au dur rostre insatiable, qui suceront la vie par les racines, pendant au moins un lustre de ténèbres. Ensuite, appelées jusque dans leurs profondeurs par la branle tellurique et amoureuse du brutal été méditerranéen, les larves arrangées en nymphes s'exécuteront, s'exhumeront, et suceront désormais la sève dans les cimes. Enfin, accomplissant leur holomorphie, elles dévêtiront leur cuticule dans la canicule, et, déployant leurs belles ailes nervurées, elles s'envoleront, se gorgeront, striduleront, s'attireront, s'accoupleront, puis se mourront.

Celle-là a fini dans ta main. Tu l'admires. Tu te demandes si tu dois la garder, la mettre en boîte, la nourrir… En vérité, enfant, à présent, jette cette cigale ! Émancipe-t'en. Quitte-la ! Maintenant tu l'importunes ; tu la retiens ! Elle ne peut rien t'apprendre. Elle veut seulement mourir. Engendrer des centaines d'œufs. Redevenir larve qui s'enterre jusqu'au jour de la résurrection solaire. Ce jour brûlant où, sortant de terre, des macchabées dodus, en légion, rampent à l'assaut des arbres, pour y abandonner leur vieille peau, recevoir des ailes de la providence, dans la lumière pulsatile de la Provence. Toute une vie dans le rythme cymbalique d'une torride célébration, que seul viendra rompre un unique coït définitif, ou l'ingurgitation par une huppe fasciée, un petit-duc, ou, élection suprême : une chouette chevêche ! Maintenant, en vérité, tu as compris la cigale. Jette-la avant que ta main ne soit coupable, avant que tu ne sois une souillure cosmique. Jette-la et poursuis ton chemin, ton chemin dans la nuit, ta vie de larve à perpétuité…

Manman

Yves Letort

Viens voir Manman sur le lit. Manman est tellement seule. Toi, tu as de la chance, Manman est là pour toi. Elle ne se sent pas bien. Ça tourne. Elle a trop bu. Elle s'est étendue. Viens voir, viens lui faire un gentil bécot. Promis, il n'y aura pas de calotte. Manman est fatiguée. Ses vieux bras sont lourds. La bouteille est vide, mais comme elle se vidait elle était de plus en plus lourde. Tu comprends ça ? Viens me voir, sinon quand Manman ira mieux tu devras t'expliquer. Qu'est-ce que c'est que ce garçon qui n'aime pas sa Manman ? Elle t'a recueilli, elle t'a pas laissé crever de faim. Et toi tu restes au fond de la chambre. Élevez des enfants et vous saurez comme on vous traite ensuite. C'est à se demander si ce n'est pas mieux de mourir seule : pas d'effronteries, pas d'ingratitude envers sa Manman. Viens, je te dis, sinon quand les bras de Manman seront moins lourds, le martinet va te chauffer. Tu mets de la mauvaise volonté. Tu n'as pas honte, à hésiter ? Oh et puis reste là, tu es sale. Manman a changé d'avis. Elle ne veut pas du baiser d'un petit salopiot de ton engeance. Tu mériterais une calotte, mais elle a promis que non. Et puis elle a les bras trop lourds. Pourquoi tu ne viens pas plus près ? Tu as peur, tu as honte ? Ah, il y a la chaîne… J'ai oublié. Tu l'as gardée depuis que Manman est partie. Elle avait des courses à faire : la bouteille. Elle est trop fatiguée pour se lever. Tu vas garder la chaîne, mon petit, comme ça tu vas monter la garde pendant la nuit. Tu as faim. Moi je ne mange plus. C'est à cause de la bouteille. Et puis il y a mes douleurs. Tu n'as qu'à dormir. Comme ça tu laisseras Manman tranquille. Toute seule — oui, toute seule à cause de ton ingratitude. Manman t'a recueilli, elle a tout fait pour toi. Mais qu'est-ce que cet enfant était laid quand je l'ai trouvé au bord du Fleuve ! Laid… mais laid ! C'était ta chance, mon garçon. Un beau bébé, j'en avais rien à faire. Et puis tu es arrivé à point. Manman savait y faire à l'époque et elle a eu de la chance grâce à la monstration. Il y a eu la monstration… Oh et puis recule dans le fond. Manman n'a pas réalisé que tu puais autant. Tu joues avec tes excréments ou bien ? Va-t'en ! Manman a la tête qui tourne un peu. Tu es tellement sale, tellement ingrat, tellement laid. Mais bien sûr que ça a aidé Manman à t'adopter. Elle avait des projets. La maternité, ça rapporte. La monstration, c'était encore mieux. Comment je pouvais te faire passer pour un monstre à l'époque ? Ah, je t'ai arrangé pour qu'on ait l'impression que tu en faisais partie. La monstration, quelle affaire ! Tout ce monde qui apparaît sur le bord du Fleuve, comme ça. Tous laids, tous horribles, sortis de nulle part. Quelle dégoûtation de les voir se promener avec leurs déformations. Par centaines, mon petit, par centaines ils sont apparus sur les rives du Fleuve. Et puis, qu'est-ce qu'on pouvait faire avec cette

L'enfant et la mort - le baiser, Murielle Belin >



concurrence, à mendier, à prendre notre dû. Et moi qui t'avais trouvé avant et qui ne savais plus trop quoi faire de toi. Mais Manman a de l'imagination. Elle a su quoi faire, Manman ! Elle n'est pas comme les autres qui se sont apitoyés sur les monstres. À coups de pelle, elle les a accueillis quand ils venaient demander quelque chose. Et puis quoi encore ? Ce qui appartient à Manman, personne ne le lui a donné. Et les autres qui s'apitoient ! qui les adoptent ! des adultes, en plus ! Et tu sais le plus fort ? Ils ont eu des allocations, c'est à peine croyable ! Qu'est-ce que je pouvais faire, moi, avec tous ces monstres ? Alors je t'ai arrangé. Arrête de geindre ou Manman va te foutre une calotte. C'est comme ça. Manman, elle aura assez de force pour se lever. Tu peux lui faire confiance. Tais-toi ! Manman aussi elle a eu droit à des allocations. C'est comme ça que tu as pu manger. Manman est pas riche, elle comptait sur toi pour faire des petits travaux. Mais les sous sont arrivés. Alors je t'ai baladé dans la poussette. Étonnés, les gens, à te voir. T'étais célèbre à l'époque, mon garçon : « Le plus jeune monstre trouvé au bord du Fleuve » ! Et c'était Manman qui l'avait. Il y a eu des jalousies ; on a voulu t'enlever à moi, comme si Manman était indigne d'élever un morpiot. Qu'est-ce que j'ai pu pleurer ; c'est pas si difficile quand on prend le coup. Tu en connais un rayon, toi qui n'arrêtes pas de geindre. Qu'est-ce que Manman est fatiguée ce soir. Elle aurait bien besoin d'un coup de fouet. Mais la bouteille est vide. Je buvais pas autant dans le temps. C'est de ta faute. Jouer la comédie, ça épuise. Qu'est-ce que j'ai pu pleurer ! On t'a laissé à moi. Et je vais te dire, mon garçon : c'est tant mieux parce que personne ne se serait soucié de toi après la monstration. Les gens aiment pas qu'on les gruge. C'est pas que Manman voulait, mais il y avait l'occasion. Je t'ai transformé en monstre, mais on avait de quoi manger. Ça nous a aidés. Tu devrais être reconnaissant. Au lieu de ça, tu es au fond de la chambre, à me narguer. Personne n'aime Manman. Pourtant, à l'époque, ils étaient tous épatés. Manman s'occupait bien de son petiot ; c'est pour ça qu'on m'a défendue quand on a voulu te prendre. N'empêche, qu'est-ce que j'ai dû pleurer pour en arriver là. Deux ans de confort : les allocations tombaient. Tu en as mangé, des carcasses ! Me souviens du tour de ta bouche tout gras. Et puis ils sont morts. Du jour au lendemain, tous ensemble, tous les monstres sont morts, sauf toi. Finie la monstration. Même que certains voulaient récupérer ton cadavre. « Pour l'autopsie », qu'ils disaient. Je t'en fiche. Ils voulaient t'empailler et gagner des sous. Manman est finaude. Je t'ai caché pour qu'ils sachent pas que tu étais un faux. Elle te garde. Il y aura sûrement une autre monstration. Avec les gens du Fleuve, on ne sait jamais. Et puis tu vas grandir. Manman se fait vieille. Il va être temps que tu t'occupes d'elle. En attendant, Manman va dormir. Dors, mon garçon. Et gare à la calotte si tu t'avises de me réveiller.

Saint Sébastien des Aiguilles

Le Golvan



Metà, Nathalie Berthod

Il arrive ; et parce qu'il arrive, j'ai fermé l'atelier dès le matin. La corrida débute à dix-huit heures mais c'est à midi qu'il arrive. J'ai renvoyé chez eux Teresa, Ángel et Pilar, plus le gamin apprenti qui n'a pas encore de nom dans la maison puisqu'il n'a pas encore de qualité particulière pour qu'on lui en donne un, un nom de maison, comme à ceux de l'arène. Le gamin n'a pas eu le temps, il faut beaucoup d'années pour savoir si l'on sait mieux piquer que broder, passer les rubans ou alors couper, plisser, ou bien si l'on n'a finalement rien du tout, pas la main pour, pas de nom et donc pas de place dans notre institution. Cela prend beaucoup de temps sur une vie d'homme de savoir si l'on est fait pour le costume ou pas, comme si cela ne s'apprenait pas, comme s'il fallait naître tailleur, torero aussi. C'est injuste pour ceux qui partent, déjà vieillis ; il en partira encore, tant qu'il y aura des taureaux, et des hommes à dresser en face. Moi, je ne suis jamais parti : j'ai la main sûre de mon père et j'ai brodé, oui, brodé toute ma vie sans pouvoir m'arrêter. Les paillettes autant que le sang sont un poison, on ne s'en défait pas. Et moi, contrairement à ceux de l'arène qui laissent crier à la foule leur nom de gloire, mon nom d'atelier ne concerne que ceux qui en sont.

J'ai une heure pour me préparer, j'en aurai à peine cinq autres pour faire. Je regarde autour de moi les empilements sages d'étoffes, les synthétiques fuchsias, plus haut les soieries dont on ne fait plus rien et qui fanent doucement sous les ampoules. J'ai vidé la grande table vernie sur laquelle mon père se gardait plus que tout de verser une seule goutte de sueur. Il portait toujours un grand mouchoir qu'il coinçait dans son col de chemise et qu'il attrapait, aussi preste qu'une passe, pour essuyer chaque perle de son labeur. C'était son combat à lui, sous les pales du même ventilateur. Je ne l'ai jamais fait quant à moi, la sueur est ma signature.

J'ai disposé sur le bois verni les gazes préparées qui orneront le costume selon la position qu'elles prendront tout à l'heure sur le corps du torero, leur motif. À midi et pour le temps qui filera, je ne broderai pas les paillettes une à une car elles sont déjà prêtes. Nouées sur la gaze, elles scintillent comme une peau de serpent merveilleux. Ici les bras pour la *chaquetilla*, là le col, le *chaleco*, la hanche ; la cuisse et la culotte ne feront qu'un. Le voici allongé à fleur de table, mon torero de bois. L'esquisse précieuse, que partout ailleurs on verrait portée par une femme, attend ici son homme. Je dépose la dernière pièce du linceul de séduction que ma main doit coudre et ajuster au plus tendu de la peau, car c'est lui qui arrive bientôt, lui qui va encore nu, lui mon chef-d'œuvre. J'ai travaillé près de deux ans sur le motif, sur le choix des éclats ; j'ai changé de fournisseur pour une maison en Roumanie. Et puis, j'ai fini d'y brûler mes yeux. J'ai monté le modelé de la broderie comme un sculpteur ; un travail de fond d'atelier, une discipline d'homme seul qui avance au-delà de lui-même, comme une pénitence. Pourtant, lui ne m'a rien demandé, rien commandé sinon ce rendez-vous si ancien qu'il me semble plus long que ma propre vie. À midi il sera là, d'homme à homme, avant l'arène. J'ai choisi une à une les aiguilles que j'ai disposées en soleil sur la table au niveau de la tête, comme une couronne d'épines, et je regarde tout ce temps cousu qui luit à peine sous la lumière malade de l'atelier. Je lève les yeux au plafond, chaque tour de pale a chassé un jour de ma vie. Mais je suis en paix : attends voir le soleil !

Comme pour un jeu d'enfant, je tâche d'évaluer une dernière fois mon ouvrage avec l'œil détaché et sévère de mon père, un œil purement technique, matériel, qui n'apprécie rien, ne s'émerveille de rien mais qui seulement fait. La rosace se tient sans peser sur l'ensemble, la feuille reste nerveuse tout en étant grasse dans

le bourrelé, les profondes nervures n'en attraperont que mieux les gifles du soleil. C'est une broderie de gloire, oui, c'est bien fait. Papa ferme les yeux avec moi, ne les rouvrira plus. Passer le doigt, laisser mes flancs s'engourdir après la matière, comme une montée de sang. C'est l'épreuve finale : au passage de l'ongle, chaque paillette doit résister. Jusqu'à la corne du taureau, rien ne défera le serrage. J'y ai mis tant de force — à chaque passage, j'ai tendu le fil à son exacte limite —, tant de maîtrise dans le geste que les milliers de pacotilles forment maintenant un diamant unique qui, plus que de séduire les femmes, protègera mieux qu'un acier l'homme qui a eu la démence de devenir un torero, et un écrin. Les regards et les sabots, les vivats et les cornes ne le concerneront plus sous ma broderie ; il sera en majesté. Je soulève un instant mes lunettes pour essuyer mes yeux.

C'est également une folie que d'exposer une si grande part de ma vie à la merde d'une bête car, si lui n'a pas peur, la bête toujours. Mais seule la merde de la bête est noble, elle s'accroche aux manchettes, elle pâte entre les paillettes et se niche jusqu'au retour du fil, quelle qu'en soit la tension. Elle ne part jamais, on ne défait pas la broderie d'une année ou d'une vie pour un peu de merde sèche d'un *novillo*. Elle sera la patine du costume, racontera chaque passe, chaque taureau et, si l'ouvrage est noble, n'empêchera jamais le soleil.

La confection est une arène, tout s'est déjà joué dans cette passion de vouloir habiller si impossiblement les hommes. Mon aiguille entre les doigts, c'est moi qui parle à la bête, qui déjoue, qui étourdis, jusqu'à l'estocade. Je lui montre le motif de sa mort et à qui elle la doit aussi ; un taureau saura reconnaître mes ors que le soleil enflamme. Il arrive, oui…

Midi a dû sonner, il y a maintenant son corps presque nu devant moi. Personne ne se regarde, la bête est déjà entrée et la foule avec elle, dans l'atelier, une foule qui plisse le regard malgré l'ombre. Ceux-là qui savent sans savoir ; ils font la loi de l'arène sans y poser la semelle, leurs chaussures sont trop lourdes ou crottées ou bien trop lustrées, alors qu'il faut avant tout glisser sur le sable avec la pointe de l'orteil, comme à pieds nus. Ceux-là qui regardent ont l'argent qui fait les paillettes, c'est pour eux que je fais du torero une bête d'apparat. Midi a sonné sans que je m'en aperçoive et il est là à présent, sa peau nue devant moi.

Avant toute chose, le tailleur doit toréer sa peur, une longue peur de cinquante années qui engourdit les mains. Lui n'a pas peur. Son costume n'est pas de soie mais il demande autant de sûreté dans le geste et le doigt. Il est fait d'une matière immaculée, c'est un fourreau de nacre dans lequel il a déjà enfoncé son corps parfait, son corps qui ne dit plus rien du long chemin de torsions et de serrements, de laçages et d'à-coups, comme s'il le portait depuis toujours, sans rougeurs, sans griffures, sans bleus. Je n'ai plus qu'à y apposer mes broderies ; ma main d'apprenti tremble, je n'ai plus de nom. Toutes ces années, elle est demeurée fidèle mais aujourd'hui elle se cherche plus longtemps. Il faut toréer sa peur…

Jamais de toute ma carrière je n'avais eu un tel costume à broder, ni mon père ni aucun tailleur. Car lui n'a voulu que sa peau nue pour toréer la bête, cinglant comme un soleil. C'est un tissu trop fin mais il me faut le piquer, c'est là sa commande, notre contrat, l'ouvrage de toute ma vie. J'ai dans les mains la bonne aiguille souple de Teresa et dans l'œil tous les pères et nos pères. Rien ne sera laissé à d'autres, aux femmes réputées plus fines. Aujourd'hui, avec mes lunettes lourdes et mes dix doigts chargés chacun d'une descendance, je les surpasserai toutes. Midi aura sonné, je m'apprête à broder le manteau de la Vierge.

Avant toute chose, toréer sa peur… L'atelier est vide, la rue n'existe pas, le monde est rond et clos et il attend l'homme fait lumière par la main de l'homme, car il est arrivé, il est arrivé !

Lui reste immobile. Devant la corne ou l'aiguille, il n'a jamais bougé. Il est toute souffrance. Je ne le connais pas mais je sais qu'il est un grand torero, le plus grand de tous, car son corps les surpasse en nature. Mieux qu'un autre je sais lire les corps. À chaque percement de l'aiguille, son flanc seul tressaille, comme la bête frétille et chasse une mouche. Je ne l'entends pas respirer, sa poitrine ne se soulève pas, elle attend le *chaleco* d'argent où j'ai fait se battre des oiseaux fabuleux entre les ramures. Les gazes s'ajustent incroyablement à sa peau, je tire mon fil d'or puis retraverse ses chairs. Dans le creux de son galbe, il porte un trait de toison brune ; c'est un minotaure. Tout à l'heure, j'y ajouterai mes six dernières paillettes comme une constellation.

Mes points sont si serrés, si parfaits qu'il ne saigne qu'à peine. Je donne la plaie et son pansement tout ensemble, voilà mon art à la fin de ma vie de tailleur. Les gouttelettes écarlates perlent sans pouvoir couler ; elles sont des paillettes de rehaut. Lui prend vie devant moi, moi qui œuvre à genoux. Il n'a rien du corps d'un martyr, il est déjà ressuscité. Je m'applique à ne pas croiser les doigts, l'aiguille de Teresa est la meilleure, elle pénètre aussi finement qu'un insecte, mais elle n'est pas autant faite à moi. Ma peur revient comme une clameur ; je sais que si je me pique une fois au sang, il y aura bien plus qu'une tache à rincer à l'eau : un sacrilège.

Le temps n'a plus cours dans l'atelier, lui n'a pas faibli, malgré le sang qui sèche et les centaines de points à travers sa peau de vierge. Les *caireles* tiendront et s'arracheront plus âprement lorsque la foule idolâtre le portera en triomphe. L'eau, la salive et le sang : voilà le vin de corrida. La table s'est vidée, j'ai bientôt terminé. Je passe mon doigt sur chaque broderie de son corps, il est un modèle vivant, une chair transcendée, une caresse. Le sang ne coule pas.

Dix-huit heures, la corrida débute mais je ne l'entends pas. J'ai fini mon ouvrage : il n'est plus regardable. Dans le silence des étoffes roulées, je refais chaque geste en automate ; qui sinon moi pourrait broder l'air avec les rais du soleil ? Qui ! « Le tailleur doit être humble », disait mon père ; je baisse les yeux sur la table vernie et j'y pose mes lunettes de vieil homme. Il ne reste plus assez d'années pour orner une seule *taleguilla*. Je tourne l'aiguille de Teresa entre mes doigts ; nous nous étions aimés brutalement pendant trois mois, il y a me semble-t-il plus longtemps que ma vie : un chas d'aiguille dans le flou. Je me souviens aussi que, petit, je pouvais très nettement voir ma mère à travers ce trou aussi étroit que la porte du ciel, je pensais bien pouvoir l'y faire passer, comme un fil. La main sûre de mon père…

Il n'y a rien à payer, on ne facture rien au temps qui a passé. Qui donc dans l'arène verra la différence, si ce n'est peut-être la bête ? Je cherche mes mains comme en un tâtonnement ; pourquoi m'avez-vous abandonné… La table est vide, j'attrape sur l'étagère le pique-aiguilles de Teresa, un cœur ferme en soie pourpre galonné d'argent : c'est le coup de grâce.

Reste un dernier fil à couper, j'ouvre le tiroir et les gros ciseaux brunis de mon père. L'ouvrage est terminé, je suis un apprenti, qui se coupe le doigt.

Hôtel Silencio

Benoît Patris



Vanished Women 11, Jeanne Ménétrier

18

Vous vous éveillez en sursaut, comme après une profonde apnée du sommeil. Un ventilateur de plafond brasse lentement l'air, ses pales évoquant un triste carrousel tournant à vide. Vous savez que vous devriez vous souvenir de quelque chose, mais des grésillements électriques perturbent ce qui vous tient lieu de mémoire. Ces grésillements proviennent d'un néon qui clignote au-dehors, et dont la lumière émeraude artificielle se répand par intermittence sur le mur de ce qui semble être une chambre d'hôtel. Vous basculez sur votre gauche, et découvrez la silhouette d'une personne endormie à votre côté.

17

Vous vous levez du lit et activez un commutateur en porcelaine datant des années soixante. Une lumière crue s'étale dans la pièce, l'envahit au point de donner l'impression qu'elle vous traverse le corps et le rend totalement transparent. Un diptyque célèbre d'Andy Warhol est fixé au mur. Il représente une sérigraphie, en cinquante images — vingt-cinq couleur, vingt-cinq noir et blanc —, de Marilyn Monroe, et se reflète sur l'écran d'un téléviseur Sony à tube cathodique Trinitron qui affiche un petit point blanc en son milieu — comme s'il venait de s'éteindre. Vous retournez vers le lit et la personne qui y est allongée.

16

Ce que vous observez est d'une beauté nostalgique évoquant un conte de fées : une femme endormie dans des draps de satin violet. Sa tête repose sur un mol oreiller noir, ses cheveux blonds sont répandus tout autour de son visage, écrin de soie faisant ressortir ses traits réguliers et ses grands yeux pourtant clos. Elle est calme et paisible, mais un prénom vous vient en tête ; celui d'Ophélie, dans une pièce de William Shakespeare. De ses lèvres rouge foncé maintenant scellées, un mot semble s'être échappé : « Silencio ».

15

Vous prononcez une phrase vers la femme endormie. Elle ne répond pas. Son teint est crayeux, et contraste à peine avec ses cheveux presque platine. Sur la table de chevet située à côté d'elle sont posés un verre d'eau, des médicaments et une bouteille de champagne Perrier-Jouët cuvée Belle Époque à moitié vide. Cette bouteille est ornée d'anémones blanches, qui vous évoquent un sentiment de rupture, d'abandon, mais aussi de persévérance et de renaissance. Vous vous adressez à nouveau à la femme endormie, qui ne se réveille toujours pas.

14

Vous vous dirigez vers la fenêtre, et considérez le néon vert émeraude qui clignote depuis l'extérieur. Il est fixé au mur du bâtiment dans lequel vous vous trouvez, et affiche « Hôtel Silencio ». En face se dressent de petits immeubles anciens de quatre étages au plus. Il fait nuit, la lune est noire, des gens vaquent à leurs occupations, dans le silence angoissant de leurs appartements éclairés. Certains sont assis et regardent la télévision. D'autres se disputent, d'autres encore sont occupés à faire revenir un plat sur une gazinière ou dans un four à micro-ondes. On dirait qu'ils appartiennent au passé. C'est étrange, n'est-ce pas : plus on observe les gens de loin, moins ils semblent se mouvoir rapidement…

13

Vous croyez entendre vos pieds nus claquer sur le carrelage froid comme vous pénétrez dans la salle de bain. L'endroit est très propre, presque trop, des carreaux de faïence blancs et luisants sont frappés des lettres « H.S. », et un petit miroir rond est accroché au-dessus du lavabo. Vous évitez, sans savoir pourquoi, d'y plonger votre regard, et

une chanson émerge alors dans votre esprit, quelque chose qui remonte au début des années quatre-vingts, un groupe qui s'appelait Chagrin d'amour : *« Cinq heures du mat' j'ai des frissons, je claque des dents et je monte le son. »* Vous décrochez le petit miroir rond du mur et l'apportez avec vous dans la chambre.

12

La femme endormie n'a pas bougé d'un millimètre. Les pales du ventilateur propulsent de légères vaguelettes d'air qui caressent faiblement ses cheveux blonds. Vous tendez le petit miroir vers son visage et le placez sous ses narines. Aucune buée n'émerge à sa surface. Vous posez alors la glace sur la table de chevet, à côté du verre d'eau, des médicaments et de la bouteille de champagne. Puis vous approchez la main du cou de la femme endormie. Aucun pouls n'en provient, pas le moindre petit bondissement de vie. Finalement, vous observez les portraits de Marilyn, qui se parent d'une lumière vert émeraude sous l'effet du néon placé au-dehors, à côté de la fenêtre.

11

Vous ne devriez pas faire cela à cet instant, mais c'est plus fort que vous car une soif impérieuse l'exige : vous avalez d'une traite le contenu du verre d'eau qui se trouve à côté de celle qui, il faut bien le reconnaître, est morte. En reposant le verre, vous remarquez que la défunte y a laissé une légère trace de rouge à lèvres foncé en son bord, un entrelacs subtil et légèrement adipeux, comme l'empreinte finale d'une œuvre qui vous échappe. Mais rien ne s'est produit : vous n'avez pas pu lire dans ses pensées.

10

Vous tremblez légèrement à présent, notamment votre main, qui vient de saisir le combiné du téléphone, situé de votre côté du lit. L'objet est assez volumineux, en bakélite très dure, de couleur crème. C'est bizarre de voir un objet de couleur crème aussi dur, vous dites-vous en écoutant la tonalité résonner. Cette tonalité se résume en une note, un *la*, et un trait continu. Vous composez le numéro de la réception — #440 — qu'une main a griffonné au stylo à bille bleu sur le cadran ; rien ne se passe d'autre que ce *la* continu signifiant que personne n'est joignable.

0F

Vous décidez de rejoindre la réception. Le néon continue d'envoyer ses pulsations vert émeraude sur le diptyque de Marilyn Monroe, transformant l'actrice en une mosaïque de zombies aux sourires inquiétants. La porte d'entrée se dresse au fond de la chambre. Vous la rejoignez, mais ne parvenez pas à l'ouvrir. Cette porte présente un œilleton ; vous en approchez la pupille. Et ce que vous apercevez au travers vous force à reculer : un néant glacial parcouru de formes géométriques s'anamorphosant d'une façon tellement ironique qu'elles vous amèneraient à la folie si vous les observiez un peu trop longtemps. Vous baissez alors la tête et comprenez furtivement que tout ce que l'on vous a inculqué n'était qu'illusion ; un voile posé sur le siège de nos consciences.

0E

Vous retournez vers le lit et la femme qui y gît. Vous balayez la chambre d'un regard circulaire mais n'y apercevez aucun effet personnel. Tout ce que vous savez d'elle tient en une vingtaine de médicaments, boîtes éventrées de Xanax®, Tercian® et Valium®, et une bouteille de champagne Perrier-Jouët cuvée Belle Époque ornée d'anémones. Une femme est étendue morte à côté de vous, il est maintenant impensable que vous la laissiez seule, vous désirez veiller sur elle, accompagner son âme ou, à tout le moins, préserver un peu de sa mémoire.

0D

Une pointe Bic et un petit bloc-notes estampillé « Hôtel Silencio » sont posés sur une console Empire en acajou moiré. Vous prenez place sur une chaise, saisissez la pointe et tentez d'écrire une phrase, qui commence par : *« Je suis… »* Vous recommencez l'opération sur ce papier filigrané légèrement jauni, *« Je suis… Je suis… Je suis… »*. Bientôt le bloc-notes est rempli, *« Je suis… Je suis… Je suis… Je suis… Je suis… »*, alors vous vous mettez à poursuivre cette scansion silencieuse sur le mur de la chambre, sans que vous puissiez y trouver de réponse.

0C

Vous cessez d'écrire sur le mur et bondissez vers le combiné du téléphone comme celui-ci se met à résonner de façon brutale dans votre dos :

— Allô ? Allô ?! lancez-vous la gorge nouée.

— Allô !? Allô ? entendez-vous répondre de très loin, comme depuis un miroir-écho placé à l'autre bout de l'Univers.

— Qui êtes-vous ?

— Vous êtes qui ?

Clic. Ça a raccroché. Le combiné du téléphone s'échappe de votre main et s'écrase sur une moquette pourpre ornée des lettres « H.S. ».

0B

Vous vous retournez et jetez un œil sur un réveil électronique Seiko dont les chiffres alphanumériques rouge sang affichent « 19:45 ». L'on dirait un code… Chaque nombre représenterait-il une lettre de…

Le téléviseur s'allume, vous tirant de ces interrogations. L'image est en noir et blanc, et présente la femme que vous avez trouvée inerte dans cette chambre. Elle est ici bien vivante, assise au bord du lit, se peignant les lèvres à l'aide d'un tube de marque Chanel aux formes vaguement sexuelles. La femme incline légèrement ses yeux tristes et las, vers le bas à gauche. Puis elle cligne des yeux à plusieurs reprises, comme trois infimes coups de fouet silencieux émis à l'aide de ses longs cils fardés.

Le téléviseur s'éteint ; vous vous retournez : la femme est toujours allongée sur le lit ; ses cils ne battront plus.

0A

Le téléviseur Sony affiche maintenant le même petit point blanc en son milieu. Ce pixel blafard vous attire, vous happe, vous vous en approchez sans même le réaliser, une partie de vous veut le rejoindre, s'y fondre, c'est un passage, un tunnel libérateur. Vous tendez la main vers ce point luminescent, œil d'un cyclope invisible qui désire vous dévorer avec douceur, vous engloutir dans ses entrailles électriques et vous transformer en un rayon lumineux éternel qui dépassera les frontières de l'Univers.

Vous faites volte-face en entendant la porte de la chambre s'ouvrir.

09

Trois personnes portant un uniforme presque noir barré d'une bande blanche aveuglante entrent, suivies par un homme élégant arborant une fine moustache brune. Les trois personnes qui viennent de faire irruption sont coiffées d'une casquette rouge et portent de grosses chaussures. Ce sont… Ce sont des pompiers. Ces derniers se dirigent vers la femme allongée sur le lit, sans même vous adresser un mot.

08

Les trois hommes s'activent autour de la femme en prononçant des phrases incompréhensibles. Vous voulez leur dire : *« Cela ne sert plus à rien, elle est morte »*, mais aucun son ne parvient à sortir de votre bouche. L'un des pompiers porte le regard dans votre direction mais ne vous aperçoit pas. Vous avez presque

pu sentir le reflet de la lumière que ses yeux ont renvoyé vers vous vous traverser de part en part.

« Pourquoi ne voulez-vous pas me voir ? », parvenez-vous à articuler, mais on ne vous entend pas.

07

Les quatre hommes sont maintenant réunis autour du lit. Ils observent la femme allongée, l'air impuissant et résigné. L'un d'entre eux désigne du doigt les médicaments éparpillés sur la table de chevet, puis la bouteille de champagne. Ils observent également le bloc-notes et les mots que vous avez écrits au mur. Cependant personne n'a remarqué votre présence. Vous désirez vous faire entendre. C'est un besoin impérieux qui remonte du plus profond de vous, peut-être même du fond des âges. Quelque chose cogne soudain au mur, les trois pompiers sursautent sous l'effet de la surprise cependant que l'homme élégant lisse distraitement sa fine moustache. Puis les médicaments posés sur la table de chevet s'élèvent lentement dans les airs ; les pompiers observent ce phénomène d'un air ahuri.

06

Les comprimés entament leurs figures aériennes. Certains traversent la pièce à une allure folle avant de se pulvériser contre les murs, d'autres ricochent lourdement sur le plafond puis vont s'écraser au sol sans même rebondir — comme s'ils étaient de plomb. L'on dirait une pluie de médicaments émaillée de minuscules éclairs poudreux, cela cliquète et éclate sous les clignotements du néon vert et c'est pour vous quelque chose de très réconfortant. Les pompiers agitent la tête sans comprendre ; pas un seul d'entre eux n'est touché par l'un de ces petits missiles dont vous vous demandez à présent si ce n'est pas vous qui les commandez.

05

Comme une averse, cette pluie médicamenteuse s'arrête aussi vite qu'elle a commencé. Mais la tension de l'orage n'a pas disparu. Au contraire. Car ces hommes s'obstinent à ne pas vouloir vous voir. Un sentiment de colère mêlé d'impuissance monte toujours plus en vous. Puis c'est une sensation de chaleur, étrangement familière, qui vous envahit de façon immédiate. Le sang afflue subitement dans votre gorge. Vous hurlez : *« jE sUis lÀ !!! »*

04

Les hommes vous voient enfin, au travers de leurs yeux s'exorbitant. Quelque chose vous enserre le crâne : une casquette. Vous sentez une respiration qui n'est pas exactement la vôtre. Puis une conscience épouvantée vient se chevaucher à votre propre conscience, et tente de vous repousser, de vous chasser de là. Vous partez aussitôt : ce corps n'était pas le vôtre, mais celui d'un pompier dans lequel vous avez pénétré.

03

Tout est redevenu calme et silencieux. La chambre est maintenant plongée dans le noir. Le néon vert au-dehors a éclaté, et certainement y êtes-vous pour quelque chose. Une grande tristesse vous envahit, ainsi qu'un sentiment de lassitude extrême. Tout le monde a disparu, hormis la femme allongée sur le lit. Vous savez dorénavant qui elle est, et qui vous êtes : deux faces d'une même pièce qui ont connu un revers commun. Elle était vous depuis le début, mais vous ne vouliez surtout pas le reconnaître.

02

Le téléviseur Sony à tube cathodique Trinitron s'allume à nouveau. Vous y voyez tout. Depuis votre naissance jusqu'à votre départ. Du premier cri jusqu'aux médicaments qu'une main molle et froide vous a fait avaler. Votre

main. Vous étiez une star de cinéma. Vous étiez adulée. Dans le monde entier. Tous les hommes vous désiraient. Toutes les femmes vous enviaient. Mais, au milieu de cette foule et de cette effervescence, vous restiez désespérément seule. L'alcool et les médicaments vous étaient d'un grand réconfort. Ils vous faisaient dormir. Vous faisaient tout oublier. Ces producteurs obscènes. Ces réalisateurs sadiques. Ces patrons de studio inhumains. Entre les pattes de tous ces hommes, vous n'étiez rien de plus qu'un jouet.

Le téléviseur s'éteint à nouveau, laissant un petit point blanc en son milieu.

01

Votre nouveau rôle, peut-être le dernier, est celui d'un fantôme que l'on nomme *poltergeist*. Vous êtes de toute façon déjà immortelle. Le monde vous contemplera toujours à l'écran. Il vous aimera d'autant plus que vous êtes à présent disparue. Ce sera même presque le cas de vos rivales, ces actrices qui se rendront à vos funérailles et dont vous seule saurez que leurs larmes seront celles de crocodile. Ils vous avaient volé votre vie, depuis le début. Votre père tout d'abord, puis ces impresarios, qui vous ont fait passer sous le bistouri, ont changé la couleur de vos cheveux, sont même allés jusqu'à en modifier l'implantation. Vous ne saviez plus vraiment qui vous étiez : à la fois toutes les femmes, et aucune femme. Et ces hommes que vous avez croisés qui, comme un papillon, vous avaient attrapée puis épinglée à leur tableau de chasse, avant de s'en aller chercher de nouveaux trophées pour agrandir leur triste collection d'âmes à ravir puis à salir…

Personne n'a jamais vu le vide immense qui se cachait derrière vos sourires de façade, imprimés sur le papier glacé de magazines vendant du rêve là où se jouait un cauchemar éveillé.

00

Le téléviseur Sony et son petit point blanc vous rappellent une nouvelle fois à eux. Vous vous en approchez lentement. Le point blanc semble grossir, mais c'est une illusion d'optique : vous entrez en lui. Cet étrange tunnel lumineux vous évoque un autre tunnel que vous avez parcouru il n'y a pas très longtemps, même si la notion de Temps vous échappe maintenant, comme si vous progressiez dans un sablier aux parois molles et fissurées. Vous allez bientôt pénétrer un espace où n'existent plus ni Big Bang ni Verbe, un endroit échappant à toute loi physique et spirituelle, un lieu de repos sans haine ni amour, dont les frontières vont se refermer derrière vous à tout jamais. Six lettres majuscules apparaissent sur l'écran de votre psyché évanescente, six lettres blanches sur un fond nuit qui déjà s'effacent et marquent la fin de votre passage ici-bas dans un fondu au noir définitif :

THE END

Cette blancheur insatiable

Denis Moreau



Strange Feelings, Nathalie Berthod

00h43

Les souvenirs affluent. Brusquement, sans crier gare. Ils arrivent, après de larges détours, ombres insaisissables et moussues, fluentes et sapides. Ils avancent sur une surface lisse, une étendue pâle, piquetée de fleurs noires. Certains progressent à un rythme soutenu, toutes griffes dehors ; ils arborent un visage rageur, strié de fines lignes parallèles, d'un rouge sombre (du sang séché ?). D'autres se rapprochent avec lenteur, péniblement ; ceux-là, saupoudrés de givre, semblent étrangement vulnérables, prêts à s'effondrer au moindre pas, au moindre souffle.

Le jour qui se lève jette une lumière ambiguë dans ta chambre chichement meublée. La neige tombe sans discontinuer, depuis quatre jours, tapis immaculé d'une blancheur presque aveuglante. Une blancheur qui s'étend à perte de vue, avide, vorace, engloutissant tout, des coquettes maisonnettes bâties en schiste noir à la vieille église fortifiée qui menace ruine en bordure du village.

Les souvenirs, la neige dehors, et toi-même dans cette chambre exiguë : singulière trinité, amalgame presque indissociable de volontés et d'instincts antagonistes.

2h11

Le silence bombe avec orgueil son torse polyédrique, hérissé d'échardes, et te lance un regard de défi. Un regard acéré. Une vilaine entaille, en forme de point d'interrogation, qui te balafre le visage. Tu en éprouves une sorte de triste plénitude, une délectation maussade dont tu savoures jusqu'à la lie la saveur agressive et saumâtre. Dans les maisons voisines, aux façades aveugles et indifférentes, personne apparemment ne réalise ce qui est *vraiment* en train de se passer. Personne ne semble se rendre compte que la neige qui tombe sans discontinuer depuis quatre jours n'est pas *simplement* de la neige.

Égaré dans l'enchevêtrement désordonné du souvenir et de l'oubli, le monde bientôt ne se souciera même plus de cette présence envahissante, jamais rassasiée.

Jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Alors tout disparaîtra.

Et pas un cri ne sera poussé.

3h27

Brusquement, sans crier gare, les souvenirs affluent. Se multiplient en amas irréguliers, cônes scléreux et saillies jaunâtres. Tu te souviens d'une porte qui s'ouvre avec une lenteur calculée et d'un vieux fauteuil d'osier disloqué, au milieu d'une pièce sombre et déserte. Tu te souviens d'une superbe cheminée en bois sculpté, rehaussée de statues allégoriques. D'une femme élégante, aux mains fines, et d'un vieil homme assis au seuil de sa maison, en train de fumer une cigarette roulée à la main. Tu te souviens d'un garçonnet au front lisse et bombé, qui regarde sa mère avec une détresse à la fois poignante et comique. Tu te souviens de l'enfant des frimas, perdu dans un océan de brume, tenant à grand-peine debout sur ses jambes fines et flageolantes.

4h00

La neige, encore et toujours. La blancheur insatiable, qui avance, qui progresse sans relâche, sans répit. Ton corps pâlit, devient peu à peu transparent. Les choses n'ont-elles pas toujours été ainsi ?

Dans la salle à manger, le carillon sonne quatre coups. Et chaque coup te déchire les tympans ; chaque hurlement de ce vieux carillon fatigué s'apparente,

pour une raison que tu ignores, à un terrible phénomène de rupture, une odieuse effraction, un affreux déchirement dans l'ordre des choses. Mais aussi un chant de louange en l'honneur de la neige qui dehors s'étend à perte de vue, en une expansion paisible et continue.

6h31

Un chien aboie, très loin.

Puis une voix s'élève, limon du fond des eaux. Une voix ténue, que tu peines à reconnaître.

Prisonnier d'un cercle de nuit fermé par une enceinte de hautes palissades, l'enfant des frimas attend. Il ne sait pas comment il est arrivé là. Il ne se souvient pas. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il voudrait être ailleurs. Il voudrait voir des papillons translucides et des tombeaux rupestres ; les sources du Jourdain et la vallée de Tempé. Il voudrait être doué de pouvoirs magiques extraordinaires, vivre dans le confortable terreau d'un très vieil arbre ou dans l'étroit tube digestif d'un oiseau-mouche au plumage mordoré. Mais par-dessus tout, il voudrait qu'un dieu compatissant le transforme sur-le-champ en petit enfant des lumières vives, des immenses flamboiements ou même des minuscules feux follets.

Prisonnier d'un cercle de nuit, le pâle enfant des frimas ne bouge pas.

Cerné d'ombres en armes, il attend.

6h52

Étendu sur un lit désormais détaché du sol. Sans force et sans volonté, résigné. À travers le plafond de ta chambre tu vois un ciel privé de tout éclat. Un ciel fané, flétri, déteint. Qui se rétrécit à vue d'œil, en hoquetant à petits sanglots douloureux. Tu respires mal, tu peux à peine marcher. Tu regardes tes mains. Sales. Poisseuses, même. Bizarrement, elles te paraissent plus grandes que d'habitude.

Tu te demandes si quelqu'un a déjà tenté de donner un nom au mal dont tu souffres.

7h14

Le village est désert, comme figé pour jamais dans un clair-obscur équivoque, presque violent. Un dédale de ruelles étroites, parfaitement silencieuses avec, un peu plus loin, la plaine vaste et ses arbres clairsemés, sous une lune pleine et blanchâtre, comme un sceau immense, fantomatique, apposé sur la surface même du ciel agonisant.

Un chien aboie, tout près, mais tu ne l'entends pas. Peu importe. Désormais plus rien n'a d'importance. La neige progresse, avance, avale tout. Bientôt tout aura disparu. Bientôt il ne restera plus rien.

Rien que cette blancheur insatiable.

Au temps où les bêtes parlaient, le pâle enfant des frimas avait déjà désappris à sourire.

Hommage aux livres morts

Georgie de Saint-Maur

Avant d'être des livres qu'on n'a jamais écrits, les livres morts sont tout d'abord des livres obsolètes, désuets ou démodés.

Si vous prenez le chemin du marché des Prévennes, obliquez donc par la droite et marchez jusqu'à la fontaine : vous déboucherez sur un terre-plein propret où se dépose *La Marelle*. Installez-vous à sa terrasse, commandez et contemplez, en sirotant, le va-et-vient des badauds éclairés ; des amateurs de glorieux vétérans ; des dénicheurs de précieux rossignols.

Et si, comme moi, vous êtes à la recherche d'un Antoine Fourbieux, vous le trouverez presque à coup sûr dans ces courtes allées tracées au cordeau, où les livres sont candidement recouverts de cellophane, comme les confitures de bonne-maman.

Oh, vous ne trouverez pas que Fourbieux ! Des dizaines d'ouvrages vont vous sauter au cou, comme ces chiens perdus qu'on trouve dans les fourrières et qui vous font la fête pour se faire emmener.

Une farandole de livres oubliés s'étale au soleil et tous jaunissent de plaisir. Ici un Bourteau, là-bas un Miriel, inconscients, dans leur contenu, qu'on ne les lira jamais plus. Partons à leur rencontre, admirons leur faconde.

Je suis enthousiaste, mais j'attire votre attention : les livres obsolètes sont fort nombreux et sont parfois bien ennuyeux. J'ai gardé le réflexe de réserver mes choix. Aujourd'hui, un classique d'Armand Cachetier me pose dilemme : *Le Célérifère rouge*. Un mélange entre supercherie, romanesque et scientifique.

Dès les premières pages, le héros Jeffrey Pau-Pau (ça ne s'invente pas, mais cela n'a pas d'importance) est poursuivi par un chien dont on devine les intentions malveillantes. Il (Jeffrey) ne doit son salut qu'en empoignant un célérifère appuyé contre le tronc d'un arbre. C'est l'occasion pour l'auteur de nous parler de cet engin d'avenir et de nous assurer de sa suprématie technique. Élégant véhicule en bois, sans pédales et sans freins, doté de deux roues, mais qui ne permet pas de faire pivoter la roue avant, ce qui le rend quasiment inutilisable. C'est d'autant plus bouleversant qu'on y apprend, dans la foulée (Cachetier est confus sur ce point), que le célérifère serait en réalité un canular réalisé par Louis Baudry de Saunier, un journaliste français spécialiste de la locomotion terrestre, dans le but de rendre du lustre à la Nation.

Il s'agit, bien sûr, d'une « machine à courir », prétendument inventée par un certain comte Mede de Sivrac, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la draisienne imaginée par l'Allemand Karl Drais, qui fit breveter son invention en France.

L'idée lumineuse, Frédérique Longrée >



Peut-on évoquer livre plus délicieux pour nous, lecteurs difficiles et hyper exigeants sur l'originalité de ce que nous achetons ?

Et pourtant j'hésite.

Le petit étal est celui d'un marchand chez qui je fais figure d'habitué :

— Combien le Cachetier ?

— Dix sous.

C'est pour rien évidemment, et c'est bien là le problème des livres démodés. On pourrait tous les acheter sans ruiner sa bourse. Leur prix n'est pas un problème. Mais que deviendraient alors nos maisons ? De gigantesques rayonnages ? Je connais bien cette osmose entre une boutique de livres et mon salon. Elle a compté pour beaucoup dans mon divorce. Non, comme je l'ai dit plus haut, je réserve mes achats à des volumes encore plus rares.

Ce sont ces livres qui m'intéressent.

En continuant ma flânerie sous les arvaux de la foire, je suis certain que mes chances déclinent, mais qui sait ?

Un jour, je suis tombé sur *Une brave et honnête quadrature* de Clément Dunord. Une pure merveille : Dunord est un ardoisier qui a percé, par hasard (en disposant ses ardoises sur le toit d'un client), le secret de la quadrature du cercle. Une de ses particularités de caractère est peut-être l'entêtement brutal, puisqu'il assomme tous ceux qui essaient de lui faire entendre raison. Cela nous donne un récit violent et basique, où l'on peut déceler une souterraine lutte des classes et une espèce de condescendance de la part des instruits envers les ouvriers, vite corrigée par un brave et honnête artisan.

Ainsi donc tout se bornerait à ce petit marché pour connaisseurs ? Point du tout.

Car les livres morts sont parfois carrément inaccessibles. Bien souvent enterrés dans de mystérieuses caves du conscient, perdus dans les malles d'énigmatiques consignes du cerveau lorsqu'ils sont virtuels. Ou encore bien authentiques, mais dissimulés dans de modestes successions qui, résolument, n'intéressent ni enfants, ni neveux.

Continuons notre promenade…

Si vous passez la porte Saint-Médard, à gauche de l'ancienne venelle-préau, sachez que face à celle-ci se dressait jadis une imprimerie-papeterie très connue, aujourd'hui complètement disparue : la Maison Rousselle !

Je vous rassure : son intérêt architectural était tout relatif. Il ne s'agissait pas d'un style mosan authentique mais bien d'une copie de type « néo-mosan » datant du début du siècle dernier.

Ce magasin était en outre adjoint à un immeuble de briques rouges, qui devait de toute façon disparaître pour insalubrité. Deux murs aveugles seraient apparus si la Maison Rousselle avait été maintenue. Ils auraient constitué un coup de poing dans l'œil des passants.

Lors de la démolition, je ne sais quel ange gardien m'a mis en contact avec les héritiers, Jean-Marc et Astrid Rousselle, qui n'avaient que peu d'attaches avec le bâtiment et le commerce familial.

En très peu de temps, je me suis rendu compte de ma chance insolente : leur arrière-grand-père n'était autre que l'énigmatique et très controversé Oscar Rousselle (qui signait finement *Carrousel*).

Note 1

Carrousel avait une méthode : il partait d'une phrase simple, par exemple : « Les marins vantent le chant des rames », pour arriver à la fin de son roman à cette autre phrase : « Les malins chantent le vent des lames ». (Jean Bavet)

La plupart de ses ouvrages étant apocryphes ou carrément inconnus au bataillon, ils ne sont devenus une réalité

potentielle pour moi qu'au moment où j'aperçus, à l'extrémité d'un des corridors de la maison, une ouverture en hauteur dans un mur à laquelle seule une échelle permettait d'accéder. En y montant, j'ai vu de quoi faire frissonner d'enthousiasme un savantasse de ma trempe : une salle sans fenêtres et sans portes, remplie d'un fatras de papiers, de manuscrits et de textes imprimés, abandonnés là, sans ordre, depuis plus d'un demi-siècle. Je venais de découvrir, comme je m'y attendais d'ailleurs à moitié, un « potchon ».

Note 2

Le vocable « potchon » vient du mot wallon « chançard » : c'est un peu l'équivalent pour les livres de la tombe pour les hommes.

Les *potchons* recevaient des ouvrages « en disgrâce » parce que leur contenu ne semblait plus tout à fait orthodoxe.

Au fil du temps, n'importe quel document, qu'il s'agît d'une chanson d'amour ou à boire, d'un testament ou d'un contrat de mariage, pouvait y échouer.

Vous pensez naïvement qu'avec une telle découverte, ma recherche de livres morts était comblée ?

Détrompez-vous.

En dépit de mon offre honnête, les successeurs, pressés par des ukases urbanistiques, s'opposèrent à mon projet d'inventaire, et je n'ai jamais pu savoir *vraiment* ce que la destruction de la Maison Rousselle cacherait à jamais aux yeux des érudits.

Il faut comprendre. Ce magasin quasi *magique* contenait aussi des livres abandonnés en cours de route, qui ne possédaient du sens que pour leur auteur : flèches en toutes directions, encadrés renvoyant à des paragraphes inexistants, sauts inopinés de chapitres. Ou encore des ouvrages qui ne présentaient qu'un début logique et un contenu absent terriblement ouvert.

Il regorgeait de livres écrits dans une langue inconnue ou dont les pages non numérotées avaient été arrachées et jetées en pagaille dans la reliure.

C'étaient des livres dont les mots avaient été soigneusement biffés, raturés, défigurés. Ou, au contraire, pleins de certitudes. C'étaient des travaux qui bégayaient et répétaient à l'infini un seul et même mot.

La Maison Rousselle protégeait les livres comme nous protégeons nos défunts. Quand l'esprit qui les habite les quitte, nous enfouissons les corps afin de leur épargner toute injure. De même, quand un écrit ne sert plus à rien, nous devrions le mettre à l'abri pour lui éviter d'être profané.

Bravant l'opinion familiale, j'ai consacré toute ma vie à l'étude de tels livres.

J'en ai compulsé des centaines, m'enfonçant toujours plus dans l'amnésie brutale des écrivains qui oubliaient leur enthousiasme originel, dans leur défiance envers leur muse et surtout envers eux-mêmes, dans leurs rêves brisés…

Je tenais à leur rendre hommage en citant, rien qu'une fois, au panthéon de la littérature, leurs tours tronquées, les vestiges intéressants de leurs projets. Une humble manière de leur reconnaître quelque véritable talent, bien souvent piétiné par la mesquinerie du temps qui nous est accordé par la vie.

Présentations



Murielle Belin
Murielle Belin vit près de Nancy. Elle utilise des techniques artistiques classiques. Son œuvre, oscillant entre gravité et dérision, est principalement inspirée d'iconographies anciennes.

Nathalie Berthod
Née en France en 1976, Nathalie Berthod vit à Genève depuis de nombreuses années. Elle commence son activité artistique sur scène comme jongleuse et comédienne. C'est récemment qu'elle se tourne vers l'art de la photographie.

Lauren Bourguignon
J'écris des textes courts, des nouvelles, destinés à être lus ou chantés, des poèmes jamais publiés… Des bribes d'humanité.

Hugues Breton
Hugues Breton pratique le dessin en autodidacte. Il anime depuis dix ans son site La cave à papiers. *Il publie en 2015 aux éditions Lunatique deux livres illustrés,* Monsieur Arroyo *et* Le petit garçon qui voulait son histoire.

Serge Cazenave-Sarkis
Artisan d'Art depuis les années 70 : « millésimé Atelier d'Art de France »… S'adonne à l'écriture depuis 2012. Quatre recueils de nouvelles parus aux éditions de l'Abat-Jour. Dernier en date : Sans partage.

Sébastien Chagny
L'inconvénient n'est pas d'être né, c'est d'être né homme. Nos vies sont un plat calvaire, sans espoir d'un Golgotha. Que faire ? Adorer l'humus, abhorrer l'humain ! Exalter l'instinct ! Entrer dans la tête des bêtes !

Thierry Fiquemont
Aujourd'hui infographiste, j'ai commencé par apprendre le dessin puis je me suis passionné pour la photo. Autodidacte, j'ai fait mes débuts en argentique. À présent, je capte mes images en numérique.

K. von Gella
K. von Gella a fait vœu de misanthropie littéraire et ne conçoit pas de garder son extrême méchanceté pour lui seul : 0652237726.

Laurent Gonzales
Né en 1970, enseignant en Afrique, marié et père de trois enfants. Subséquemment écrivain intermittent mais tout-terrain, également et fièrement publié par Nouvelle Donne *et la revue* Squeeze.

Cédric Harlé
Cédric Harlé a attendu la quarantaine pour se lancer dans l'écriture, après des années de pratique des arts graphiques et de la musique. D'abord compositeur de chansons, il est auteur de nouvelles, contes, poésies, d'un roman dont le thème est l'œuvre d'art et bientôt d'un polar.

Louise Imagine
*Photographe depuis ses quatorze ans, Louise Imagine a vu ses travaux exposés (Transphotographiques, rencontres d'Arles) et édités (*Blancs, Instant T*). Directrice de la collection « Horizons » chez Publie.net.*

Gilbert K.
Beaux-arts de Lyon (1989/92). Le dessin a toujours été pour moi une nécessité… Je ne porte aucun jugement sur les thèmes que j'aborde, juste une vision personnelle du théâtre de la vie « ironico-poétique »… Quand la conscience devient lucide, le cynisme s'impose, reste l'essentiel !

Christophe Lartas
Christophe Lartas est né le 26 novembre 1966 à Martigues. Totalement insensible aux injonctions de l'industrie culturelle, aux tendances et aux usages littéraires de ces temps, il bâtit peu à peu une œuvre sans équivalent.

biographiques

Le Golvan
Le Golvan ne publie que de la littérature (revue, roman, polar, théâtre, nouvelles, poésie, récit de voyage, roman historique) et cultive sa liberté.

Yves Letort
Yves Letort est l'auteur de Manman, *qui fait partie d'un cycle —* Le Fleuve *— comptant pour l'instant une vingtaine de récits. La plupart ont été édités en recueils au Visage Vert.*

Frédérique Longrée
Frédérique Longrée est une photographe, collagiste et traductrice (Lydia Lunch, Anne Waldman) belge vivant à Genève. Ses œuvres sont exposées tant en Belgique qu'en Suisse.

Jean-Michel Maubert
Né en 1968, enseigne la philosophie. Deux livres, Idiome *et* Limbes *(suivi de)* Ronces, *aux éditions Maurice Nadeau. Des nouvelles, de la poésie, dans des revues (*Triages, *entre autres).*

Photographie : *Controcorrente*, Nathalie Berthod

Jeanne Ménétrier
Elle a commencé par réaliser des autoportraits, qui ont la même visée que ses photos de modèles : parler de nos visions de notre genre. Elle invite ainsi chaque individu à se questionner sur son propre genre et à déconstruire les codes de la binarité masculin/féminin trop longtemps imposés.

Denis Moreau
Après une thèse portant sur la métafiction dans les textes fantastiques, je poursuis mes recherches dans le domaine des littératures de l'imaginaire. J'ai publié des articles dans les revues Europe, Fantasy Art and Studies *et* Romanica Silesiana.

Benoît Patris
Benoît Patris est né en 1972. Ses yeux sont bleus ou verts selon son humeur, ses cheveux sont blonds ou châtains selon les saisons. Il vit à Angers, sa ville d'adoption.

Georgie de Saint-Maur
Spécialiste du nonsense *et de l'inclassable, Georgie de Saint-Maur, écrivain fou depuis 1957, est un auteur à part qui décline par l'absurde beaucoup de genres littéraires.*

Patrick Sirot
Un jour je suis né, un jour je mourrai. Entre ces deux journées que je considère objectivement comme les plus importantes de ma vie, j'ai appris à marcher, à parler, appris à me taire aussi, j'ai gribouillé, écrit, raturé, j'ai appris à rater mieux.

Victor Soren
Victor Soren est un dessinateur né en 1967 à Paris. Ses images sont le fruit de longues rêvasseries, d'incertaines errances mélancoliques, elles forment une sorte d'autobiographie métaphorique et symbolique, un état des lieux intérieur.

Alissa Thor
Née à Paris en 1974. Autodidacte. Vit à Paris et travaille à Rouen. Études de lettres et de philosophie. Documentaliste à l'Éducation nationale pendant douze ans. Depuis 2011, se consacre à la peinture et à l'écriture (un recueil de poésie est en préparation).

Élise Vincent
Auteur et photographe. Vice-présidente de l'association Bloganozart (promotion de la création artistique et littéraire). Publications en revues et ouvrages collectifs. Co-auteur de la biographie Jacques Cauda, in Cauda venenum *(éd. Jacques Flament, 2015).*



Nos retrouvailles souterraines, Victor Soren

« Mais qu'y avait-il de si intéressant pour vous dans mon rêve ? Il n'avait ni queue ni tête, comme tous les rêves !
— Il avait une autre queue, une autre tête, comme tous les rêves, et les visions. Il faut le lire allégoriquement ou anagogiquement…
— Comme les Écritures !?
— Un rêve est une écriture, et maintes écritures ne sont que des rêves. »

Umberto Eco, *Le Nom de la rose* (Sixième jour, Après tierce)